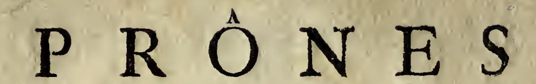



Newberry Library Chicago


Newberry Library Chicago



PRÔNES

CIVIQUES,

OU

LE PASTEUR PATRIOTE;

Par M. l'Abbé LAMOURETTE,

Docteur en Théologie, et membre de l'Académie royale des Belles-Lettres d'Arras.



A PARIS,

Et se trouvent A LYON,

Chez les FRERES PERISSE, Imprimeurs-Libraires, rue Merciere.

1791.

AVERTISSEMENT.

Je commence aujourd'hui la publication des *Instructions civiques*, que j'ai annoncées dans une brochure sur le décret relatif aux biens ecclésiastiques. Il en paroîtra tous les quinze jours un cahier à peu près du volume de celui-ci.

Comme je n'ai pas eu dessein de faire des *sermons d'a pareil*, mais des exhortations simples et paternelles, telles qu'un vrai pasteur les doit préparer pour l'édification de son troupeau, je ne suivrai point les méthodes usitées dans la chaire, et il ne s'agira dans mes discours ni d'exorde, ni de division, ni de sous-division, à moins que le sujet n'amene si naturellement l'usage de ces formes oratoires, qu on ne puisse les éviter sans tomber dans une autre affectation.

Un pere de famille n'a jamais prêché en deux points l'amour de la sagesse à ses enfans ; et les premiers apôtres de la religion, qui étoient vraiment les peres des fideles, n'ont point connu les procédés symmétriques de l'éloquence humaine. On ne peut que gagner beaucoup à faire comme eux ; car le monde s'est très-bien trouvé de leur maniere d'annoncer l'évangile.

PRONE I.

LA RÉVOLUTION ENVISAGÉE DANS LA LUMIERE DE LA RELIGION.

A sæculo usque in sæculum respicit, et nihil est mirabile in conspectu ejus.

L'Éternel voit de siecle en siecle les vicissitudes de la terre, et rien ne l'étonne. *Eccle.* 39.

IL n'appartient, MES CHERS FRERES, qu'à nos écrivains sacrés, de nous donner une idée profonde et forte de ce grand Dieu qui est avant tout, qui survit à tout, qui, du haut de ce trône antique et inébranlable où il est assis, conduit en silence toute la suite des événemens humains; qui ne voit, dans tout le fracas des empires qui chancelent, qui tombent et qui se redressent, que la préparation de cet empire indéfectible et éternel, où la destinée du genre humain, fixée sur les bases immuables de la souveraine justice et de la sagesse

sans tache, ne sera plus exposée aux incertitudes et aux alarmes d'aucune révolution.

Rien n'étonne le Tout-Puissant, parce que la majesté de son regard a tout prévu, et que sa providence, par des ménagemens secrets et inexplicables, fait servir tout le mouvement des vertus et des passions des hommes, à l'accomplissement d'un dessein supérieur à toutes les vues de notre politique et de notre prudence.

Rien ne l'impatiente, parce que l'éternité est à lui, et que sa certitude de ne subir ni décroissement dans son être, ni interruption dans sa durée, rétrécit à ses yeux tous les siecles et tous les espaces, et l'affranchit du besoin de se hâter de tonner et de se venger.

Rien ne le contriste ni ne le réjouit, parce que, possédant la totalité de l'existence et de la vie, il est infiniment et imperturbablement heureux, par cela seul qu'il réside en lui-même, et qu'il ne peut cesser de contempler sa splendeur, et de se rassasier de sa propre gloire.

Pour nous, périssables et fragiles créatures, nous ne pouvons ni remonter à la premiere source des vicissitudes qui

nous agitent, ni prévoir quel sera le dernier dénouement de tant de scenes, de tant de constructions et de démolitions, et tout nous étonne, nous frappe et nous saisit.

Tout nous impatiente et nous irrite ; suite nécessaire du triste sentiment que nous avons de notre instabilité, de notre pente à décroître, et de notre prochaine destination à nous enfoncer dans la nuit du tombeau. Car, celui qui se sent si peu pourvu de consistance et de durée, précipite l'exercice de sa force contre toute cause qui dérange ses projets ou détruit ses espérances, parce qu'il craint de ne pas vivre assez pour contenter son besoin d'exhaler son dépit, et d'appaiser le trouble de ses puissances.

Enfin, tout est pour nous sujet d'une tristesse qui nous anéantit, ou d'une joie qui nous fatigue. Trop pauvres de notre propre fonds, pour que notre habitation en nous-mêmes, et la possession de notre être suffise à notre félicité, nous cherchons à nous étayer du dehors, et à lier notre foible existence à tout ce qui nous paroît propre à la fortifier ou à la soutenir. Par-là, nous faisons dépendre notre repos et notre bonheur, de la combinaison des événemens et de

la convenance des choses. Ainsi, ce qui se passe autour de nous change, à tout moment, l'état de notre ame ; ensorte que nous sommes éternellement attirés et repoussés par un flux et reflux de craintes et d'espérances, de surprises et d'attentes, et que notre cœur se consume à se serrer et à se dilater par la rapide alternative des impressions agréables et douloureuses qui rongent également tous les ressorts de nos facultés et de notre vie.

Nous sommes aujourd'hui, mes chers freres, les spectateurs et les objets d'une révolution qui rend très-sensible ce caractere de l'imperfection et de la foiblesse humaine. Jamais nos préjugés, nos erreurs, nos passions et nos habitudes n'ont été soumis à une épreuve d'un genre si extraordinaire et si inattendu. Jamais aussi la contrariété des intérêts n'a fait éclater des mouvemens plus impétueux, et l'on n'avoit point encore vu le mécontentement et l'humeur chagrine d'un côté, et de l'autre, la joie et l'alégresse se manifester par des transports plus bruyans et plus terribles. Il semble que l'homme n'ait assez de force, ni pour souffrir sans perdre la sagesse, ni pour se réjouir sans perdre la paix de son cœur.

Il n'y a que celui qui connoît et qui observe la religion, qui sache, en tout temps, jouir de son ame, et se renfermer dans la sobriété des sentimens doux et modérés; car le juste de la foi a la même raison que Dieu, de tout voir sans s'étonner et sans sortir de ce repos et de cette noble égalité qui caractérisent les grandes intelligences. Lui seul trouve, dans la certitude et le sentiment de son éternité, un principe de supériorité qui réduit pour lui les biens et les maux de la vie à leur véritable valeur, et qui fait que ni les uns, ni les autres n'affectent trop profondément sa sensiblité. Il est trop grand, et il a des espérances trop riches, pour que ce qui lui arrive d'heureux ici-bas, l'entraîne dans les agitations d'une joie folle et dissipée; et il est trop fort et trop exercé aux privations et aux sacrifices, pour se laisser abattre par les coups de l'adversité. Toutes les prospérités et tous les revers du temps ne touchent, pour ainsi dire, que les accessoires de sa vraie existence. C'est ce qui ne périt jamais qui fait la base de son bonheur. C'est-là le fond et la substance de son être, et le centre de toute sa tendance et de tous ses desirs. C'est de cette jouissance fondamentale et intime,

qu'il puise la force de souffrir avec sérénité, et de se réjouir avec recueillement. Enfin, semblable à l'Eternel dont il est assuré de partager la destinée et la durée indéfectible, il regarde tout, sans se troubler et sans rien perdre de la fermeté de son caractere sublime et inaltérable. *Respicit, et nihil est mirabile in conspectu ejus.*

Voilà, mes chers freres, dans quelle classe de nos concitoyens se trouvent les justes appréciateurs de la révolution qui vient de changer la face de ce grand empire, et les seuls hommes qui sachent peser les événemens sans intérêt, et juger de tout sans passion. Du point d'élévation où l'habitude de méditer Dieu et l'éternité les a placés, ils contemplent les vicissitudes séculaires dans leur correspondance avec l'immensité du dessein de la souveraine sagesse, touchant le monde et le genre humain, et ils sont les seuls philosophes qui saisissent le vrai principe, et qui connoissent la derniere destination de tous les chocs et de tout le fracas qui soumettent le sort des habitans de la terre à de si étonnantes variations.

Or, pour nous renfermer dans ce qui nous regarde, et sans chercher par quel

rapport secret la révolution actuelle de la France fait partie du systême général selon lequel Dieu conduit, depuis l'origine du monde, la fondation de son éternel empire, bornons-nous aujourd'hui au développement d'une observation simple, mais bien capable de toucher tous ceux qui ont le zele de la cause de Dieu et du salut du monde. Je vous dis donc, mes chers freres, après y avoir pensé dans le silence d'un profond recueillement, qu'il ne pouvoit survenir parmi nous une vicissitude plus conforme à l'esprit et aux principes de la religion, et plus propre à ramener tous les états de la société, à la pratique de la morale qu'elle enseigne, et à l'amour des vertus qu'elle inspire.

En quoi consiste sommairement cette révolution qui a fait naître tant de craintes, et qui excite encore tant de murmures? Elle consiste en ce que la puissance publique, jusqu'ici concentrée dans un coin de ce vaste royaume, et exercée par un petit nombre d'hommes que l'intrigue, le caprice ou le hasard avoient élevés aux premiers emplois de la monarchie, est reportée du côté où réside la raison publique, et où se trouve la totalité de la force et de l'existence

sociales (1). Elle consiste en ce que la nation s'attribue la souveraineté, et circonscrit la puissance de ses Rois dans le soin qu'elle leur impose de surveiller le dépôt sacré des loix, et de les faire respecter et observer de ceux qui les ont créées pour le salut de tous.

Or, mes freres, quelle idée vous feriez-vous d'une religion qui vous enseigneroit que le sort des empires ne regarde pas les peuples innombrables qui les composent, et que toutes les nations de l'univers sont en la disposition absolue de quelques hommes couronnés,

---

(1) « Vous confondez, me dira-t-on, la *force* avec l'*autorité*. On sait parfaitement que la *force* est dans le corps de la nation : mais l'*autorité* est une *force morale* qui a son principe dans la nécessité que les peuples aient des conducteurs et des maîtres, et qui tire son ascendant sur eux de l'obligation que Dieu et leur conscience leur imposent d'obéir à ceux qui les gouvernent. »

Il est très-vrai que je ne connois aucune différence entre la *force publique* et l'*autorité publique*; parce qu'en effet, l'*autorité* n'est autre chose que la *force sociale*, considérée sous l'aspect de la morale ; c'est-à-dire, en tant qu'elle s'exerce selon la raison et la justice. Il est contradictoire qu'une *autorité* qui ne dérive pas de la *force publique*, soit une *autorité publique*. C'est une nécessité que les peuples aient des loix

à qui le ciel auroit donné le pouvoir d'imposer silence à la terre, et de balancer, à leur gré, la destinée du genre humain ! Un culte qui consacreroit un désordre si révoltant pour la raison, si destructeur de tous les principes de la justice, si abrutissant pour la nature humaine, ne seroit-il pas une institution scandaleuse, un systême ténébreux, inventé pour le malheur du monde, et pour l'extinction irrémédiable de toute morale, de toute liberté et de toute vertu ? O homme ! rentre en toi-même, et interroge ton

---

et des chefs qui soient chargés de les leur faire observer. Mais c'est une iniquité et une tyrannie, que ces chefs soient absolus; et que leur volonté soit la loi. *L'obligation morale d'obéir à ceux qui nous gouvernent*, n'est que notre devoir d'être soumis à ceux à qui la société a confié l'exécution de la volonté de tous ; en sorte que ce qui fait l'immoralité de notre désobéissance, c'est qu'elle est une rétractation de notre propre *vouloir*, et une contravention à notre jugement et à notre conscience de *citoyen* ; c'est que nous remettons l'homme privé et absolu à la place de l'homme social, et que nous faisons prévaloir les fantaisies du premier sur la détermination irréfragable du second ; c'est qu'enfin, rien n'est plus destructif de l'ordre et de la stabilité du bien général, que de ne pas *vouloir* avec soi, ce qu'on a *voulu* avec la société dont on est partie.

ame ; elle te répondra, si tu peux l'entendre, que son suprême auteur ne l'a pas marquée d'un si sublime caractere, ni douée d'une si prodigieuse capacité de s'élever et de s'étendre, pour subir l'avilissement de la servitude, et que toute créature qui a reçu la pensée et l'intelligence, ne peut dépendre que des loix où sa propre raison est intervenue. La domination d'un homme sur des hommes, est une dégénération hideuse qui détruit l'unité et la consanguinité dans la seule espece qui soit capable de sentir l'humiliation, et qui ait la conscience de son existence et de sa grandeur. *Dominer* est essentiellement un rapport entre des natures dissemblables. L'homme est né le maître de tout ce qui est moins parfait que lui. Mais il n'est lui-même soumis qu'à la raison suprême et éternelle, parce qu'il n'y a qu'elle qui soit quelque chose de plus grand et de plus excellent que lui. Une société d'hommes est donc un corps auguste, dont chaque portion est vivifiée par un rayon de la souveraine intelligence, et qui communique par une correspondance continue et intime, à la source de toute lumiere et de toute sagesse. C'est dans ce sens profond que le plus sublime de nos évangélistes nous enseigne que *le verbe du*

Très-Haut est la vraie lumiere qui éclaire tout homme qui vient au monde.

Or, puisque c'est la distribution de cette lumiere dans chacun des enfans des hommes, qui caractérise leur nature et qui établit leur ressemblance et leur unité; puisque la raison, le jugement et l'intelligence sont le principe de leur comptabilité, en un seul tout, et le lien de leur sociabilité, leur association peut-elle jamais effacer ce grand et primitif caractere d'égalité et d'indépendance? Et concevez-vous comment il peut subsister un régime et une autorité qui ne soient pas l'ouvrage de tous ceux qui s'y soumettent? Concevez-vous que la loi puisse n'être que la création d'une raison privée, enchaîner toutes les autres intelligences, et rendre inutile, pour régler les destins d'une société, tout ce qui est jugement, lumiere et sagesse dans le reste des hommes?

Une loi qui n'est pas le dérivé de la raison publique, et l'expression de la volonté nationale, est une oppression qui ne peut s'établir et subsister que dans les ténebres de l'abrutissement et de l'ignorance, et qui ne se soutint jamais contre le retour de la réflexion et des lumieres. C'est au milieu de l'égarement

et de la stupidité où l'idolâtrie plongea les anciens habitans de l'Egypte, qu'on vit s'élever les premieres monarchies suprêmes et absolues. Dans le désordre de toutes les idées et dans la confusion de toutes les époques, on avoit pris des figures antiques et symboliques pour les images des premiers rois de ce pays; et ces rois étoient devenus des dieux. Leurs successeurs, destinés à le devenir eux-mêmes, et qu'on regardoit comme la postérité des immortels, exerçoient une sorte d'autorité divine au milieu des peuples accoutumés à leur dresser des autels, et à les faire entrer dans les objets de leur cérémonial religieux. On n'avoit pas de répugnance à révérer, comme les maîtres de la terre, des hommes que l'on croyoit être de la race des maîtres du ciel. Si vous suivez l'histoire de toutes les tyrannies et de tous les despotismes qui ont désolé le monde, vous trouverez que toutes ces autorités opprimantes ont leur berceau dans les fables les plus extravagantes, et qu'elles ont toutes leur origine dans les fausses religions. C'est encore aujourd'hui, à la faveur d'un culte et d'une croyance insensés, que se maintiennent, dans l'Orient, les despotes qui l'asservissent sous

leur sceptre brutal, et qui n'estiment leur supériorité sur les hommes, que par la liberté affreuse qu'elle leur donne d'en être les exterminateurs et les bourreaux.

Aussi, mes freres, nos livres saints nous présentent-ils par-tout la plénitude de la puissance entre les mains des rois, comme un renversement d'ordre qui ne pouvoit jamais procéder que de l'extinction de la religion véritable, et comme l'un des plus distinctifs caracteres de la Gentilité. Lorsque les conducteurs du peuple de Dieu vouloient l'affermir dans le respect de ses loix et dans l'amour de son régime, ils en faisoient contraster la sagesse, la douceur et l'équité avec le joug qu'imposoient aux autres hommes *les rois des nations*. Car ce mot *roi* étoit tellement à l'usage du paganisme, que les écrivains sacrés ne l'employoient jamais sans le rapporter à l'une des miseres de l'idolâtrie, et qu'avant *Saül*, il étoit un mot profane et inusité parmi les enfans d'Abraham, comme celui de *satellite*, de *licteur*, ou de *tyran*. Jusqu'alors les juges et les anciens qui gouvernoient l'état, n'avoient été que les exécuteurs de la loi, dont Dieu avoit confié le dépôt aux corps de la nation. Le peuple étoit tout, et tout étoit pour le peuple.

C'est pourquoi, lorsque l'Ecriture nous raconte comment les Israëlites résolurent enfin de changer la forme de leur gouvernement, et de se donner un roi, elle nous fait remarquer qu'en ce point, le peuple saint voulut ressembler aux infideles, et qu'il s'écarta des voies du Seigneur. Elle nous donne cette circonstance de l'histoire des Hébreux, comme l'époque d'une grande erreur, et comme une méprise qui devoit les rendre à jamais plus vicieux et plus malheureux. Ecoutez, mes freres, ce que *Samuel* dit, de la part de l'Eternel, au peuple d'Israël : « Voici le droit que s'attribuera » le roi par qui vous voulez être gou» verné ; il vous ôtera vos fils pour en » faire ses serviteurs, et vos filles pour » en faire ses servantes : il prendra vos » esclaves et vos bestiaux, et les fera » travailler pour lui : il prendra ce qu'il y » aura de meilleur dans vos champs, » dans vos vignes et dans vos plants d'o» liviers, et le donnera à ses favoris : il » vous fera payer la dîme de vos blés, » et du produit de vos vignes, pour » avoir de quoi faire des dons à ses of» ficiers : il prendra aussi la dîme de » vos troupeaux; ET VOUS SEREZ SES » ESCLAVES. » (*I. Reg.* 8.)

C'est donc du sein de la Gentilité que la royauté absolue a passé dans la véritable religion. Elle s'y glissa comme un abus s'introduit dans une institution sage et parfaite. Vous voyez que ce changement arriva contre l'esprit et le dessein primitif du fondateur de l'état et du culte ; et qu'un roi, possesseur de la souveraine autorité en Israël, fut le fruit d'un grand crime, et l'effet d'un égarement que l'Eternel n'a cessé depuis de reprocher à son peuple. Déja *Saül* avoit reçu le sceptre de la main du Très-Haut, aux acclamations de tous les enfans d'Israël rassemblés à *Maspha* ; déja à la tête d'une armée formidable, il avoit signalé sa valeur, vaincu le roi des Ammonites, délivré la ville de *Jabès* du joug des incirconcis ; et les éclatans succès qui accompagnoient l'aurore de son regne, sembloient répondre à la nation que son nouveau régime étoit le seul qui pût assurer sa prospérité et son bonheur. Cependant, c'est au milieu de toutes ces consolantes circonstances, c'est au milieu des fêtes qu'on célebre pour immortaliser les triomphes du premier roi d'Israël, que *Samuel*, sur le point de descendre dans son tombeau, répete au peuple cette triste réflexion : *je vous le dis encore, ô*

hommes dépourvus de sagesse ! oui, vous verrez, et vous comprendrez, qu'en demandant un roi vous avez fait un grand mal devant le Seigneur.

Tel est, mes freres, le jugement de la seule vraie religion qui fût sur la terre, touchant l'établissement d'une royauté suprême dans le sein du peuple de Dieu. Jamais pourtant élection ne fut plus pleinement revêtue de toutes les conditions qui la rendent légitime et juste. L'Eternel lui-même avoit déterminé ce choix, qui fut publiquement et solemnellement confirmé par le suffrage de toute la nation. Tant c'étoit dès lors un principe sacré, et étroitement lié à l'esprit et au plan de la religion, que la souveraineté ne se peut trouver qu'où est la société, et qu'un homme en qui se concentre la plénitude de la puissance, quelque soit le culte de ceux qui lui obéissent, ne sauroit produire d'autres titres du droit qu'il exerce, que des coutumes païennes, que les traditions grossieres des temps les plus ténébreux, ou que l'aveuglement d'un peuple qui a voulu être régi contre l'intention de la nature et le vœu de la justice. (1)

(1) Quoiqu'il n'y ait pas d'exemple qu'aucun des rois d'Israël ait fait une loi nouvelle, on

ne peut se dissimuler que leur puissance a été extrême, et que les grands maux de la nation datent de l'institution de la royauté. Les rois avoient droit de vie et de mort, et pouvoient faire mourir les criminels sans employer les formalités de justice. *David* usa de ce droit contre celui qui se vanta d'avoir tué *Saül*, et contre ceux qui avoient assassiné *Isboseth*. Ils étoient les arbitres de l'impôt, et rendoient, à leur gré, tributaires leurs propres provinces. On voit que *Salomon* avoit imposé au peuple des charges excessives, par les plaintes qui en furent faites à *Roboam*. Dès le troisieme regne, l'empire Hébraïque commença de manifester des germes d'affoiblissement et des indices de destruction. Le fils de *David*, maître absolu d'un grand état, jouissant d'une profonde paix, environné de magnificence et de richesses, ne se refusant rien, comme il l'a dit lui-même, et appliquant tout son grand esprit à contenter tous ses desirs, finit par s'abandonner aux derniers excès du luxe et de la volupté. Ses sujets suivirent son exemple; et depuis, le gouvernement des Israëlites alla toujours se corrompant de plus en plus. La division des deux royaumes, d'Israël et de Juda, fut le fruit de cette dépravation, et favorisa prodigieusement le progrès du mal. Les révoltes et les trahisons devinrent journalieres. Alors la loi tomba dans le mépris. On se lia avec les puissances étrangeres, pour en être secouru dans les guerres. Pour plaire aux Assyriens et aux Egyptiens, on imita leurs mœurs et leur idolatrie; et la ruine des Israë-

Il a rarement entretenu les hommes des gouvernemens et des princes de la terre. Mais appliquons-nous un moment à recueillir le sens et l'esprit de ce discours si sage où il précautionne ses apôtres contre les rivalités de l'orgueil, et contre l'amour de la domination. *Les rois des Gentils*, dit-il, *gouvernent les peuples en maîtres absolus; et les grands traitent les petits comme leurs esclaves : vous ne vous conduirez pas ainsi les uns envers les autres; mais que celui qui sera établi au dessus des autres, s'en regarde comme le serviteur.*

Je sais, mes freres, que par ces paroles le divin fondateur du christianisme avoit principalement en vue de montrer sur quelles bases il vouloit fonder le régime de son église, et d'indiquer le véritable caractere de l'autorité spirituelle, dont il devoit revêtir les pasteurs de l'alliance évangélique. Mais en opposant cette autorité sainte à celle des princes du paganisme, croyez-vous qu'il entendoit que celle-ci fût juste et légitime? Ou plutôt n'a-t-il pas voulu nous faire

---

lites suivit la destinée de ces nations. On ne voit jamais transpirer, dans l'état, de pareils symptômes de caducité, depuis *Josué* jusqu' *Saül*.

comprendre combien une puissance qui émane de la source de toute vérité et de toute justice, doit être différente d'une puissance inique, odieuse et née de l'oubli de toutes les loix de l'équité et de la nature ? Si son dessein eût été de rapprocher l'un de l'autre deux gouvernemens également légitimes, chacun dans leur espece et dans leur ordre, il auroit dit à ses apôtres : *vous ne gouvernerez pas mon église comme les rois gouvernent les empires.* Mais en disant, *les rois des Gentils*, il n'a pu rappeller à l'esprit de ceux qui l'écoutoient, que l'idée d'une puissance fausse et réprouvée, que le contraire de la vraie autorité et du vrai gouvernement; comme *les dieux des Gentils* ne peuvent signifier que des simulacres impies, et l'oubli du vrai Dieu et de la vraie religion. Partout où les écritures sacrées nous avertissent de nous éloigner de quelques coutumes de la Gentilité, elles veulent nous garantir d'une fausseté ou d'une impiété.

Certes, mes freres, s'il est vrai que le régime de l'église soit de la création de Dieu même, n'est-il pas essentiellement le régime parfait, et le modele invariable de tous les gouvernemens d'ici-

bas (1)? La supériorité apostolique est donc nécessairement la regle qui doit déterminer le caractere de toute véritable autorité. Ainsi la vraie royauté n'est pas celle dont Jesus-Christ défend à ses apôtres d'imiter la fonction; car les chefs des empires, et ceux de la religion, doivent se ressembler, en ce que les uns et les autres ne subsistent que pour les peuples, et pour être auprès d'eux, les gardiens et les surveillans de la loi. La souveraineté spirituelle réside dans l'église, et la temporelle dans l'état. Mais il n'y a ni prêtre, ni prince, qui soit *souverain*. La distinction de deux puissances n'a point été établie pour discerner l'autorité d'un homme de celle d'un autre homme, mais pour différencier deux institutions et deux sociétés. Oui, mes freres, si, au temps de Jesus-Christ, il n'y eût eu dans l'univers que des royautés renfermées dans les limites éternelles et sacrées où la sagesse de notre nation vient de ramener la sienne,

---

(1) Je conseille instamment à tout lecteur un peu exercé aux choses qui sont profondément pensées, de lire et de relire la *religion nationale* de M. l'abbé Fauchet. C'est, quoi qu'en aient dit quelques aristarques théologues, un chef-d'œuvre de logique et d'éloquence.

ce divin fondateur eût dit à ses apôtres : *comme les rois, vous serez les pasteurs et les amis des hommes.* Mais il n'y avoit au monde que des *rois législateurs :* il devoit imposer aux pasteurs de la religion le devoir de se garantir d'une si criminelle usurpation, et leur apprendre que toute supériorité sur la terre ne peut consister que dans le soin de faire régner la justice.

Ceux que des préjugés innocens, ou des intérêts coupables, ont porté à faire servir l'enseignement de Jesus-Christ au maintien de la monarchie absolue, se sont appuyés du commandement qu'il a fait à ses disciples, de rendre l'obéissance, et de payer le tribut aux princes du paganisme. Mais s'il a décidé par-là, mes freres, que leur autorité étoit légitime, et qu'ils tenoient de Dieu cette puissance suprême qui fit trembler tant de peuples; savez-vous quelles énormes conséquences dérivent d'un si étrange principe? Il faut dire que c'est Dieu qui a armé des monstres pour désoler la terre; que c'est en son nom que des tyrans atroces n'ont cessé de tourmenter le monde, et de faire couler le sang et les larmes des hommes; que c'est de lui que les *Caligula*, que les *Néron*, et tant d'autres

fléaux de la nature humaine, ont reçu le pouvoir d'opprimer et d'égorger, de dévaster tous les états, de tout asservir à leur orgueil, de renverser les trônes de toutes les nations, d'envahir tous les royaumes, et d'être les ravisseurs de l'univers entier. O mes freres ! si une telle puissance pouvoit jamais procéder du même Dieu qui vous donna le jugement et l'intelligence, ne faudroit-il pas lui reprocher le don qu'il vous a fait de sentir l'injustice, et la nécessité qu'il vous auroit imposée d'abjurer votre raison, ou de l'abjurer lui-même ?

Quel est donc l'esprit du précepte que Jesus-Christ a fait à tous les enfans de Dieu d'obéir aux Césars ? Sa doctrine en ce point, mes freres, n'est que l'application d'un principe que la nature et la droite raison avoient de tout temps révélé aux hommes ; c'est que la résistance à l'oppression ne peut être l'entreprise de quelques hommes, et que tout effort pour détruire une fausse autorité ne doit procéder que du centre où réside la véritable, c'est-à-dire, du corps des sociétés et de la volonté des nations. C'est qu'il importe au repos du monde qu'il subsiste une autorité, quelle qu'elle soit, dans le sein des empires, et que la pire

de toutes est encore préférable au désordre de l'anarchie et de la licence sans bornes. C'est qu'enfin, dans le déclin des états, et au milieu des calamités qu'entraînent après eux l'orgueil des princes et l'esclavage des peuples, l'insurrection ne commence à être légitime qu'au point où elle est un moindre malheur, que toutes les cruautés et tous les forfaits de la tyrannie.

C'étoit dans le même esprit, mes freres, qu'avant cette grande révolution qui prépare votre bonheur, et sous le despotisme de ces hommes hautains et durs qui disposoient à leur gré de votre vie et de votre liberté, nous vous exhortions dans nos temples à la patience, à l'obéissance et à la paix. Nous aurions été des pasteurs séditieux et indignes du ministere auguste qui nous étoit confié, si nous vous avions adressé un autre langage, et que devant le sanctuaire du Dieu de la concorde et de la charité, nous nous fussions établis les détracteurs de votre gouvernement et de vos loix. Nos discours, sur ce point si important de la morale chrétienne, étoient même d'autant plus pressans et plus sinceres, qu'ils nous étoient inspirés par notre amour et par notre tendre vénération

pour un Roi qui, au milieu de la tyrannie que des ministres corrompus et superbes exerçoient sur vous, fut constamment le plus juste des princes, et le meilleur des hommes. Il n'étoit pas en notre pouvoir de mettre fin à votre misere et à votre esclavage; mais c'étoit notre devoir de vous apprendre à souffrir, et à être malheureux sans devenir coupables.

Aujourd'hui *que le Seigneur a enfin écouté les gémissemens de ceux qui étoient dans les fers, et qu'il a délié les chaînes des captifs* (1 *Psal.*), malheur à nous, mes freres, si nous ne déployons toute l'autorité de notre sacerdoce pour vous faire bénir la main éternelle et miséricordieuse qui vous fait sortir de vos longues tribulations! *Chantons avec éclat*, s'écrioit Moïse, lorsque les flots de la mer eurent englouti les oppresseurs du peuple saint; *chantons la gloire de l'Eternel, car il vient de se montrer dans toute sa magnificence... Avez-vous vu comme d'un signal il a enseveli dans les gouffres de l'abîme les chefs de vos ennemis, et les coursiers superbes dont s'énorgueillissoit leur audace? Ils avoient dit, dans le délire de leur insolence, nous les poursuivrons et nous nous en rendrons les maîtres; notre glaive, insatiable de*

de leur sang, ne se reposera que sur le dernier de leurs cadavres ; et nous célébrerons notre triomphe sur les victimes de notre vengeance.... Vous n'avez fait que souffler, Seigneur, et nous avons vu ces armées formidables s'enfoncer comme un plomb dans les ondes dévorantes..... O Eternel ! il n'y a que vous de grand dans le ciel et sur la terre ; et vous régnerez encore au delà de l'éternité. (Cant.)

François ! adoptez aujourd'hui les énergiques accens de cette poésie divine ; là seulement vous trouverez des expressions qui répondent à la joie que doit vous inspirer une si grande et si solemnelle délivrance. Le sentiment de votre grandeur recouvrée doit vous élever l'ame, et rien n'est si digne d'une ame forte et sublime, que la pensée et l'adoration de ce grand Dieu qui préside à tous les événemens de la vie humaine, et par qui seul le regne de la justice peut se relever sur les ruines de tous les monumens de l'orgueil et de la tyrannie. *Cantemus Domino, gloriosè enim magnificatus est.... Dominus regnabit in æternum, et ultrà.*

PRONE II.

Continuation du même sujet.

Je vous ai exposé, mes chers freres, la révolution qui régénere cet empire, dans son rapport avec l'esprit et les principes de la religion. Je devois vous montrer, dans la même instruction, combien cette révolution est propre à ramener tous les états de la société à la pratique de la morale et des vertus évangéliques. Mais ce point, par l'importance et la solidité des considérations qu'il présente, mérite d'être traité en particulier, et il sera le sujet de cette exhortation.

L'un des plus inconcevables prétextes dont les ennemis de l'ordre qui s'établit, cherchent à couvrir leurs déclamations insensées, c'est que le flambeau de l'évangile s'éteindra en peu d'années au milieu de nous, et que la France va cesser d'être chrétienne. N'écoutez pas, mes freres, ces faux prophetes qui viennent à vous sous le maintien de la piété, mais qui sont, au fond, des esprits inquiets et turbulens, qui n'ont aucun souci

véritable du sort de la religion, et qui ne sont réellement affligés que des coups qui humilient leur orgueil, ou qui déconcertent leur ambition. Ce sont, pour la plupart, des hommes qu'on est étonné de voir aujourd'hui prendre un si vif intérêt à la cause de Dieu, qui n'en parloient jamais autrefois, et dont les mœurs dissipées et frivoles n'annonçoient point cette ardeur religieuse qui les a saisis tout à coup.

Certes, il y a bien plus de justice et de vérité à dire que ç'en étoit fait de la religion, pour peu que l'ancien gouvernement eût encore duré, et que jamais nous ne fûmes plus près de la voir entiérement bannie du milieu de nous, qu'au moment où les envoyés de la nation sont venus nous éclairer sur l'excès de notre avilissement, et rompre les fers de notre servitude. Où étoit-elle, en effet, cette religion sainte ? Où étoit-elle connue, respectée et observée ? J'ai beau promener mes regards sur tous les états, sur tous les rangs, sur tous les emplois de la société, je ne vois par-tout que des passions, que des désordres et des scandales. A la cour je vois la justice et la probité d'un bon Roi, devenues inutiles à son peuple, et enchaînées par les

hommes corrompus qui environnent et qui déshonorent son trône ; j'y vois tous les vices balancer dans leurs mains homicides le sort d'un grand royaume ; le trésor public livré à la discrétion et à la voracité des plus vils suppôts de la tyrannie, et le prix de la sueur et des larmes du malheureux, devenu l'objet du plus odieux brigandage. O *Titus* ! lorsque nous vous considérons entouré de ces hommes incorruptibles qui vous aidoient à rendre vos peuples bons et heureux, votre paganisme ne nous paroît-il pas mille fois plus évangélique et plus chrétien, que tous ces symboles de foi et tout cet appareil de culte dont l'usage semble ne s'être conservé dans le palais de nos rois, que pour donner une forme religieuse à tous les systêmes d'oppression et d'iniquité ?

Dans la cité, la religion ne s'annonçoit à l'œil de l'étranger que par l'éclat extérieur de ses solemnités publiques. On jugeoit sans doute que Dieu étoit grand au milieu de nous, lorsque l'airain des temples résonnoit au loin avec une austere majesté, et que l'on contemploit toutes ces tours antiques et vénérables qui portent si haut dans les airs le signe auguste de la rédemption du monde.

Mais où étoit le vrai christianisme ? J'ai beau le chercher en parcourant les deux extrêmités de la puissance et de la foiblesse ; mes yeux ne rencontrent partout que des riches qui oppriment, et des pauvres qui blasphement ; d'un côté, le luxe le plus effréné insultant à la misere publique ; de l'autre, des milliers d'infortunés réduits à maudire le jour qui les revêtit du caractere sacré d'époux et de pere, devenus incrédules à la providence, à force de souffrir, et perdant toutes les espérances de la foi, après avoir perdu toutes celles de l'humanité et de la justice.

En un mot, mes freres, l'état de la religion étoit ce qu'il devoit être dans un royaume où le peuple anéanti sous le joug des grands, se consumoit à accuser de ses maux le ciel et la terre, et où les grands, nés et nourris dans les chaînes de tous les préjugés, attachoient la gloire de leur existence à la passion de tout dévorer, et à l'habitude de voir couler sans trouble les larmes du peuple. Il étoit impossible qu'au milieu d'un si monstrueux renversement de tous les principes, l'édifice de la foi ne suivît la destinée de l'empire lui-même, et qu'en ayant subi tous les décroissemens, il ne

s'écroulât et ne s'enveloppât dans les mêmes ruines; car le christianisme est la perfection de l'ordre. La destination de son flambeau est d'achever notre justice, d'attacher au maintien de l'harmonie publique un prix que les loix ne peuvent lui donner, de poser sur une base éternelle les vertus qui nous rendent bons peres, bons époux, bons amis, bons citoyens, et de régler l'usage du bonheur qui nous vient de la sagesse et de l'équité de notre gouvernement. Comment son regne pourroit-il donc subsister au milieu d'une nation où il n'y a point d'ordre qu'il puisse perfectionner, point de justice qu'il puisse achever, point de vertus qu'il puisse consacrer, enfin point de gouvernement ni de loix véritables ? Dans quelle classe voulez-vous que son esprit réside, et que son enseignement soit pratiqué ? Est-ce dans la partie puissante et opprimante ? Est-ce là que vous pourrez trouver ceux qui *vivent dans l'éloignement de toute impiété et de tous les desirs de l'orgueil et des sens, dans l'amour de la modération, de la justice, de la frugalité, de la bonté, de la patience, en attendant la bienheureuse espérance, et l'avénement du grand Dieu*? (*Epit. de Saint Paul.*) Est-ce là que

vous trouverez ces créatures ingénues et douées de cette délicate probité qui nous applique *à la recherche de tout ce qui est bon, de tout de qui est juste, de tout ce qui est aimable, de tout ce qui est honnête, de tout ce qui peut nous faire estimer et bénir des autres hommes*? (*Epit. de Saint Paul.*) O mes freres ! quel rapport pourriez-vous reconnoître entre des images si touchantes et le tableau révoltant des vices et des scandales dont se souillent sans cesse vos oppresseurs?

Est-ce dans la partie souffrante et malheureuse du peuple que se rencontrent les vrais disciples de la foi ? Ah! sans doute, les vrais justes de l'évangile, s'il en est resté dans un empire livré à tant de genres de désordre, se trouveront plutôt dans l'obscurité des réduits où gémissent les tristes enfans de l'adversité, que sous les lambris somptueux où l'opulence habite. Mais depuis long-temps on s'apperçoit de l'affoiblissement de l'esprit religieux dans cette classe infortunée de nos freres, à qui pourtant les consolations et les espérances de la religion sont si nécessaires. Suite nécessaire de l'opiniâtreté du regne de l'injustice, et de la continuité des tribulations ; car, s'il est vrai que la

perfection du christianisme s'accroît et se nourrit de l'adversité, il est vrai aussi qu'il est un point, dans le malheur, où il devient un obstacle aussi insurmontable à la pratique de la foi, que les passions qui naissent de l'abus de la prospérité et de la richesse. Souffrir est une nécessité imposée à l'homme par la nature, et un devoir prescrit au chrétien par l'évangile. Mais souffrir toujours est un partage qui dénature et détruit les facultés de celui sur qui il tombe, que ni la nature, ni la foi, n'ont destiné à aucun homme, et qui n'est que l'une des fatalités affreuses qui résultent des principes iniques sur lesquels les usurpateurs de l'autorité publique ont fondé leur puissance. Celui dont l'état persévérant et habituel, est un état d'amertume et de douleur, arrive enfin à un point d'abattement ou d'irritation, qui ne lui laisse plus ni le courage de réfléchir, ni l'espoir d'être consolé : il n'est plus homme ; comment seroit-il chrétien ? Ceux qui ont confessé le nom de Jesus-Christ, dans les flots de leur sang, ou dans les flammes des bûchers, ont-ils jamais eu besoin d'autant de constance et de force qu'il en faudroit pour être imperturbablement patient dans la con-

tinuité, la lenteur et l'importunité toujours renaissante d'un supplice qui embrasse tous les instans de la vie, et qui ne laisse espérer à sa victime épuisée, que le terrible sommeil du trépas, que le repos ténébreux du tombeau ?

Quelle impression voulez-vous que la pensée de Dieu et des vérités éternelles, fassent sur ces milliers de malheureux que nos coutumes barbares ont condamnés à la nécessité de s'agiter éternellement dans la misere, et à se regarder sur la terre comme les rebuts du ciel et des hommes ? Quelle religion peut se faire entendre au cœur flétri et désespéré de cet agriculteur qui a, toute sa vie, arrosé de sa sueur les sillons de sa charrue, sans que son champ, qu'il a si assiduement et si péniblement cultivé, ait jamais pu lui assurer la subsistance de son innocente famille, et le mettre à l'abri de la misere et de la faim ? Comment faire adorer et bénir une providence attentive aux besoins de toutes ces créatures, à ce misérable artisan qui, du fond de son indigent attelier, attend avec effroi la venue des implacables exacteurs qui s'apprêtent à lui ravir le prix de ses veilles, à lui ravir son pain, et peut-être jusqu'à sa couche

pauvre et lugubre, unique refuge de ses soucis et de ses longues fatigues? Comment faire goûter les maximes de la patience, de la résignation et de la paix, à cette veuve éplorée, dont toutes les ressources et toutes les espérances se sont anéanties dans le tombeau de son époux; qui ne voit, dans les enfans qui l'environnent, que des victimes vouées à toutes les angoisses du malheur, qui s'effraie de les voir grandir, qui a l'ame déchirée par les plus cruelles images, qui croit déja voir ces gages si chéris de l'union la plus sainte, livrés aux dernieres épreuves de l'infortune, s'incorporer dans la classe des derniers et des plus vils malheureux, et qui vivra peut-être encore assez pour apprendre qu'on a vu traîner à l'échaffaud, et périr sous le fer d'une main impitoyable, ce qu'elle avoit tant de fois soigné dans son sein, et si tendrement pressé contre son cœur?

Tant il est vrai, mes chers freres, qu'un mauvais gouvernement entraîne la perte de la religion et des mœurs, et que les deux extrêmités de la domination et de la dépendance y sont également inhabiles à se pénétrer de l'esprit de la foi, et à goûter la sublime et sévere sagesse de l'évangile! Tant il est vrai

que déja il n'y avoit plus de foi en France, et qu'aucune révolution politique ne sauroit rendre l'état de la religion pire que celui où nous l'avons vue ! Que veulent donc nous faire entendre ces hommes inquiets et chagrins, qui publient sans cesse que c'est maintenant que le regne de l'irréligion va commencer, et que tous les vœux de l'impiété vont s'accomplir ? Est-ce que la destruction de la tyrannie, l'abaissement de l'orgueil, et le rétablissement du peuple dans sa dignité d'homme, sont le signal du bannissement d'une religion qui prépare des feux éternels aux oppresseurs des foibles, et devant qui, chaque enfant d'Adam a le même prix, la même destination et la même excellence ? Lorsqu'autrefois l'Eternel voulut marquer à son peuple un temps où le culte religieux brilleroit dans toute sa majesté, et où ses adorateurs lui offriroient l'hommage d'un cœur pur et exercé aux grandes vertus, il dit qu'on reconnoîtra que le moment de cette régénération approche, en ce qu'alors il brisera tout à coup les portes de fer, et qu'il humiliera les têtes superbes : *portas ferreas confringam, et gloriosos terræ humiliabo.* (*Proph.*) Et voilà, mes freres, tout le

fond de la révolution de cet empire. Si le renversement des forteresses de la tyrannie, si l'abaissement de l'orgueil et de la fierté des grands de la terre, furent de tous temps dans les mains de Dieu, des moyens pour rappeller les hommes à la religion, et les empires aux principes de la vraie sagesse et du vrai bonheur, pourquoi le même événement nous présageroit-il la perte de notre culte, et le dernier malheur de notre nation ?

Non, mes freres, vous ne vous laisserez pas ébranler par ces augures désolans. Ah ! levez plutôt la tête avec une sainte joie, et voyez comme tous les changemens qui vous environnent, préparent de tous les côtés le plus éclatant triomphe que l'évangile ait jamais obtenu dans l'univers . . . . Mais je suis encore arrêté, mes freres, par l'abondance de mon sujet, et je réserve pour un autre discours de vous exposer dans toutes ses beautés et tous ses détails, une si riche et si consolante image.

Je finirai celui-ci par une réflexion que je vous conjure de recueillir avec soin. Voilà que votre constitution a résisté, comme la religion, à tout le choc des passions humaines, et qu'elle a déja

acquis une consistance qui déconcerte toutes les forces et toutes les mesures de ses ennemis. Ce succès, sans doute, ne doit pas affoiblir votre zele, ni vous distraire de votre vigilance. Mais il ajoute un grand motif à toutes les raisons que la nature et la religion nous donnent pour ne jamais haïr nos freres. Il faut plaindre des hommes que leurs regrets du passé rendent plus malheureux que dangereux, et qui ne sauroient plus vous opposer que les impuissantes résistances de leurs idées, de leurs préjugés et de leurs habitudes. Haïr est un sentiment si pénible au cœur de l'homme, qu'il sent bien qu'il n'est point né pour s'y livrer, et qu'il rentre dans son élément natal, en se rétablissant dans la paix, dans la modération et dans la charité. Montrez à ceux qui veulent voir la ruine de la religion dans la ruine et l'extirpation des abus qui désoloient la nation, que loin d'avoir perdu votre christianisme au milieu de tout le fracas et de tous les mouvemens qui ont produit cette révolution étonnante, vous y avez puisé de nouvelles preuves de sa nécessité et de sa vérité, et que jamais vous ne fûtes plus pénétrés du devoir qu'il vous impose, d'être bons, humains et pacifiques, que

depuis que vous avez vu que c'étoit la cruauté, la méchanceté et l'inquiétude de toutes les passions, qui avoient perdu ce grand royaume.

Hélas ! il n'y a pas de générosité, ni de courage à accabler de nos malédictions ceux que nous avons vaincus. Des païens faisoient gloire de se montrer respectueux et débonnaires envers ceux qu'ils avoient soumis. Ce ne sont pas des étrangers, mes chers freres, qu'il s'agit ici de traiter avec humanité. Ce sont vos concitoyens, vos proches, vos voisins et vos freres. Ne sont-ils pas assez punis par la perte de leurs espérances, et par le naufrage de tous leurs desseins, sans que vous ajoutiez au poids des passions et des chagrins qui les consument, celui de votre indignation et de vos mépris ? Les hommes véritablement bons, se contentent des avantages de la victoire : ils épargnent à l'ennemi désarmé et sans force, les amertumes d'un triomphe inhumain et inutile. Il y a, dans la fureur de vouloir poursuivre et tourmenter même un méchant, lorsqu'il cede à la force, et qu'il ne sauroit plus nuire, je ne sais quoi de si lâche et de si bas, que lorsque nous tombons dans cette injustice, l'estime des

ames honnêtes se détourne également du vainqueur et du vaincu, et que la sensibilité des cœurs compatissans s'intéresse même davantage au sort de celui qui a mérité l'humiliation qu'il endure.

O mes concitoyens ! respectons et observons la loi de charité. Tout le reste meurt, la charité ne meurt jamais.

PRONE III.

Continuation et fin du sujet des Prônes I et II.

Je dois aujourd'hui, mes chers freres, vous expliquer comment la révolution de l'empire prépare le renouvellement du regne de la religion.

Pour vous faire entrer dans l'esprit des considérations sur lesquelles je me propose d'établir l'importante vérité qui m'occupe, remontons à la naissance du christianisme, et remarquons bien une circonstance qui doit frapper tout esprit capable de saisir les rapports par où les grands événemens s'unissent et se cor-

respondent. Cette circonstance, c'est qu'au moment où l'évangile parut au monde, le monde entier se voyoit l'esclave d'une puissance qui avoit englouti tous les empires, et qu'il semble que cette sagesse éternelle qui balance et qui prépare nos destins dans la lenteur et la majesté de son conseil, ait voulu attendre que les hommes eussent éprouvé les dernieres tribulations de la servitude, pour leur rapporter une doctrine qui devoit nous peindre, sous des couleurs si nouvelles, la destinée, l'excellence et l'indestructibilité de la nature humaine, et sceller de la sanction la plus sacrée et la plus irrévocable, la fraternité et l'égalité de tous les habitans de la terre.

Sans doute, mes freres, osons le dire, sans craindre de déprécier la force surnaturelle qui soutient la religion; si la prédication de l'évangile eût commencé dans les beaux jours de la liberté et de la félicité publique, et lorsque tout étoit peuple, où que le peuple étoit tout, la sagesse du christianisme en eût bien moins paru une œuvre divine; car il n'eût subsisté dans l'empire aucun prince, aucune classe de citoyens, qui eût eu un véritable intérêt de maudire

et de persécuter un enseignement qui nous donne à tous la même origine, qui nous soutient des mêmes espérances, qui nous fait les mêmes promesses, qui nous répond de la même existence à venir, qui consacre, enfin, l'unité et la consanguinité de tous les hommes. On auroit plutôt regardé l'évangile comme un beau développement des idées universellement reçues, et, pour ainsi dire, comme une extension des principes et des maximes qui servoient déja de base au systême du régime politique, qu'on n'auroit songé à le proscrire comme une nouveauté funeste à la tranquillité de l'état. Ceux qui ont peu approfondi l'esprit des temps, et le caractere des hommes, imaginent que ce sont les passions et les vices en général qui ont suscité à l'évangile tous les ennemis et toutes les persécutions dont l'histoire nous a laissé le terrible tableau. Mais cette idée, quoique vraie à quelques égards, nous laisse à la plus grande distance de la principale source de tous les orages excités contre la religion. Toutes les passions ont concouru, à leur maniere, aux maux qu'elle a soufferts ; mais la passion d'asservir les peuples, et de les aveugler sur leurs droits, est le véritable foyer de toutes

les manœuvres ourdies pour la perdre. Oui, c'est l'esprit d'oppression et d'aristocratie, qui a causé dans tous les temps ses plus grands malheurs.

Arrêtons quelques momens nos regards sur le berceau et sur les premiers temps de la foi chrétienne. Lorsque Jesus-Christ commença de paroître parmi les hommes, le sceptre des Césars étoit à son plus haut point de dureté et de force pour opprimer la terre. L'idée de la nullité des peuples, et de leur destination à subir le joug de tous les caprices d'un pouvoir sans bornes, s'étoit tellement confondue avec celle d'une nécessité invincible et immuable, que, dans cette profonde servitude, on avoit perdu jusqu'au desir d'en sortir, et que, depuis long-temps, le silence de la stupeur et de l'abrutissement avoit succédé à tous les murmures de l'ancienne fierté républicaine. Les tristes enfans de *Jacob*, confinés dans un coin obscur de l'empire, gémissoient sous le fardeau d'une abjection encore plus voisine du néant; condamnés à supporter les mépris des Romains, ils se voyoient les esclaves des esclaves; et le despotisme éternel des chefs de leurs tribus, s'unissoit à la tyrannie que Rome exerçoit par-tout, pour en

faire les plus malheureux et les plus avilis de tous les hommes.

Or, mes chers freres, quel spectacle, au milieu de cette désuétude de tous les principes et de cet abandon de l'humanité entiere à toutes les horreurs de la plus inflexible tyrannie, quel spectacle, que l'apparition soudaine d'un sage qui fait reluire dans son maintien et dans ses discours, tous les rayons de la divinité; qui se montre avec une dignité qui interdit tous ceux qui l'approchent; qui parle et qui agit avec une autorité qu'aucun homme ne s'étoit jamais attribuée sur la terre; qui commence par s'environner de ce qu'il y eut jamais de plus abject et de plus misérable dans les bourgades et les hameaux de la Judée et de la Galilée, et qui dit à tous ces hommes si peu accoutumés à entendre des paroles d'affection et d'estime : « Habitans infortunés de ces contrées où vos peres » avoient autrefois une destinée si honorable, et où votre nation fut si florissante et si heureuse! O vous qui » succombez aujourd'hui sous le poids » de la plus laborieuse et de la plus désespérante servitude! Ah! c'est à vous » que je viens apporter des consolations, » et annoncer de grandes espérances.

» *Qui laborati et onerati estis, ego reficiam*
„ *vos* (1). Cher et précieux troupeau
„ que le Pere immortel de toutes les
„ créatures a confié à mon amour et à
» mon zele, ne vous découragez pas
„ dans vos tribulations; car devant lui
» vous êtes des hommes, c'est-à-dire,
„ ce qu'il y a de plus grand, de plus
» noble et de plus durable dans la na-
» ture; et l'injustice des erreurs et des
» coutumes humaines a beau s'efforcer
» d'effacer le caractere de votre gran-
» deur, ce grand Dieu qui vous connoît,
» et qui ne vous avoit pas faits pour ser-
„ vir de trophée à l'orgueil de ceux qui
» ont osé s'établir les maîtres du monde,
» ce Dieu juste, qui sait et qui voit tout,
» a marqué le moment qui doit clorre le
„ regne de l'iniquité; et vous compren-
» drez un jour que vous étiez les ob-
» jets de ses soins les plus tendres, et
» de ses desseins les plus vastes. „

---

(1) Quelque vrai que soit le sens spirituel dans lequel on prend d'ordinaire ces paroles de Jesus-Christ, on voit bien qu'elles ont un rapport marqué au gouvernement de ce temps-là, et qu'il s'agit, dans leur signification directe et littérale, d'une misere et d'une souffrance qui viennent de l'abus ou de l'usurpation du pouvoir.

Concevez-vous, mes freres, quelle impression devoit faire sur un peuple, à qui la longueur et l'excès de son esclavage avoit fait perdre toute idée et tout espoir d'un état moins humiliant et moins dur, la présence d'un homme revêtu d'un si sublime caractere, qui leur rappelle les principes de la fraternité et de l'égalité, qui les comtemple lui-même avec une sorte de vénération, qui honore en eux des êtres éternels et destinés à survivre à la ruine de tous les empires, et qui les encourage sans cesse par les motifs les plus frappans et les plus forts à s'estimer eux-mêmes, et à conserver le sentiment de leur grandeur dans les tribulations de l'abaissement.

Aussi remarquez bien que dans ces commencemens de son ministere public, il ne rencontre pas dans le peuple un seul ennemi de sa personne, ni un seul détracteur de sa doctrine, et que si dans la suite ce même peuple, toujours essentiellement juste et bon par son propre caractere, a servi la haine et la méchanceté des persécuteurs de Jesus-Christ, c'est qu'il fut égaré par les ruses et les calomnies des chefs de la synagogue, c'est-à-dire, trompé et séduit par l'esprit de domination et d'aristocratie.

Voyez avec quelle passion ces hommes ambitieux et jaloux cherchent à éloigner de lui ceux qui le suivent et qui l'écoutent, et comme ils craignent toujours que la confiance qu'on a dans sa sagesse, n'affoiblisse leur autorité. Voyez avec quelle opiniâtreté ridicule ils inquietent un infortuné qui n'a que le tort d'être redevable à Jesus-Christ du recouvrement de ses yeux : on le fait paroître au milieu du conseil comme un criminel : on l'interroge avec une sévérité inhumaine : on s'irrite de la justesse de ses réponses : on s'offense de ne pouvoir le rendre ingrat et méchant : on appelle ses parens, qu'on harcele de questions insultantes, et qu'on livre aux reproches et aux mépris de toute l'assemblée.. Par-tout ce sont les organes de la tyrannie qui troublent le ministere de Jesus-Christ, et qui veulent étouffer le christianisme. Par-tout ce sont ceux qui sont revêtus de quelque pouvoir, et qui occupent le tribunal de la nation, qui suscitent des obstacles à la propagation de l'évangile, et des persécutions à son instituteur. Ce sont les princes des prêtres qui conçoivent et qui proposent le dessein de tuer *Lazare, parce qu'il est cause qu'une grande multitude incline à croire en Jesus-Christ.*

Certes le peuple se trouvoit trop bien d'écouter un sage qui lui prêchoit une doctrine si conforme à son besoin d'être estimé et consolé, pour qu'il lui vînt en pensée de contredire un enseignement où l'homme retrouve tous les titres de sa grandeur, qui ne promet le bonheur qu'à ceux qui observent la justice, et qui réserve l'humiliation et le supplice à ceux qui auront excité les gémissemens, et fait couler les larmes des petits et des pauvres. Quels devoient être les transports de ses créatures ingénues qui l'environnoient dans les déserts et sur les montagnes, lorsqu'elles lui voyoient donner un si grand prix au soin qu'il prenoit de les éclairer et de les rendre bons? lorsqu'on le voyoit prendre un intérêt si ardent et si vif au bonheur d'une foule de malheureux si peu accoutumés à être réputés quelque chose sur la terre, et de tout temps si négligés et si délaissés? lorsque jetant sur eux un regard où se peignoient tous les mouvemens du zele le plus empressé et le plus tendre, il s'écrioit, dans une sorte d'enthousiasme divin : *ô Pere Saint, Dieu suprême, Roi immortel du ciel et de la terre! que tout vous glorifie dans l'univers d'avoir découvert à ces ames simples et incultes, ce*



qui fut jamais conçu de plus grand dans la profondeur de votre conseil, et d'avoir caché toutes ces merveilles à l'aveugle orgueil des puissans et des modérateurs du monde. Et lorsqu'au travers de la multitude qui se presse autour de lui pour admirer sa sagesse, il appelle à lui les enfans des pauvres, qu'il les bénit, qu'il les presse contre son cœur, quel spectateur, même insensible et froid, eût pu tenir à cette image ? Et où puiseroit-on une plus haute idée de l'excellence de la nature humaine, et du sentiment profond que doit nous inspirer la vue de tout ce qui porte notre ressemblance sur son front, et notre sang dans ses veines ?

Aussi, tant que le peuple n'a jugé que d'après lui-même, tant qu'il a suivi librement son penchant, il fut l'adorateur de Jesus-Christ, l'admirateur de sa doctrine. Il le suivit par-tout, et en si grand nombre, qu'il se servoit d'une barque pour évangéliser la multitude qui l'écoutoit du rivage. S'il se retiroit dans une maison, toute la ville s'assembloit à la porte; on l'y assiégeoit, pour ainsi dire, on ne lui laissoit pas le temps de prendre ses sobres repas. Il fut réduit à ne pouvoir entrer dans les villes que secrétement, et à demeurer le plus souvent

dans

dans les déserts, où le peuple ne laissoit pas d'aller s'assembler autour de lui, en grandes troupes, tant sa présence et ses instructions étoient devenues nécessaires à ceux qui l'avoient connu et fréquenté.

Rappellez-vous, mes freres, ce jour si remarquable et si solemnel, où il fit son entrée publique dans Jérusalem. Voyez comme c'est le peuple qui veut que tout serve au triomphe de Jesus-Christ; comme il s'applique à relever l'éclat et l'appareil de cette pompe; voyez-le étendre sur son passage les rameaux des arbres, couvrir le chemin de leurs vêtemens, s'écrier dans l'ivresse de la joie : *béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ; gloire soit rendue au fils de David....*

Où a donc été conçu le dessein de le faire mourir ! Dans le sein de l'aristocratie judaïque, mes freres : oui, c'est de là que sont sortis tous les coups qui ont frappé et immolé cette innocente et grande victime. Il ne faut, pour rendre sensible cette vérité qui couvre d'une honte éternelle les despotes de toutes les contrées et de tous les âges, que recueillir ce que les évangélistes nous racontent.

Les pontifes et les pharisiens, disent-ils, *convoquerent une assemblée, et l'un d'eux y tint ce discours : à quoi pensons-nous ? voilà que cet homme entraîne tout le peuple par les prodiges sans nombre qu'il opere. Si nous le laissons faire, tout le monde croira en lui, et les Romains viendront fondre sur nous, ils nous banniront de notre pays, et détruiront notre nation.* Que signifie ce langage, mes freres ? Etoit-ce la perte de la souveraineté du peuple juif qu'il falloit prévenir ? Mais la Judée n'étoit alors qu'une province romaine, déja soumise à un gouverneur idolâtre, et engloutie, comme tant d'autres états, dans l'immensité des domaines des Césars. Il n'y avoit donc que l'autorité de la synagogue qui fût en péril ; et Jesus-Christ avoit dévoilé l'orgueil, l'hypocrisie et les injustices de ceux qui exerçoient cette autorité. Il falloit qu'à tout prix ces hommes faux et tyranniques conservassent une supériorité qui flattoit leur cupidité, leur avarice, leur besoin de dominer, leur habitude *d'imposer au peuple, des fardeaux qu'eux-mêmes ne touchoient du bout du doigt.* Voilà ce qui fait dire au chef du *Sanhédrin*, *qu'il faut sacrifier un homme au salut de la nation.* Dans tous les temps et dans tous les pays,

les despotes ont confondu leur existence dans celle de l'état : ils appellent la servitude lâche des peuples qui supportent leurs fers, le service de l'état.

Ainsi, c'est dans les ténebres, et à l'insu du peuple que s'ourdit la premiere trame de cette infernale conspiration. Judas qui a conçu dans son ame atroce le dessein de livrer son maître, ne songe point à exciter contre lui l'insurrection de ce peuple, dont les dispositions étoient si contraires aux vues odieuses du conseil. Mais il s'adresse aux magistrats et aux princes des prêtres. Et c'est dans ce conventicule de scélérats qu'on invente des artifices pour se saisir de Jesus-Christ : *consilium fecerunt ut Jesum dolo tenerent.* On évite d'entreprendre l'exécution de ce complot infame dans un jour de fête, de peur que le peuple ne se souleve, et ne fasse échouer tous les projets de la haine et de la fureur : *non in die festo, ne forte tumultus fieret in populo.* C'est-là que la plus extrême corruption se détermine à appeller à son secours des hommes perdus et apprivoisés avec tous les crimes, et à faire servir, pour consommer le plus grand de tous, la vénalité de la calomnie et de l'imposture : *principes sacerdotum et omne*

consilium quærebant falsum testimonium contra Jesum, ut eum morti traderent. Et voilà que le peuple égaré par les ruses et les mensonges de ses propres oppresseurs s'étonne de se trouver féroce et barbare. Le voilà qui demande à grands cris, que l'on crucifie cet homme à qui il venoit de décerner les plus éclatans honneurs. Celui que, quelques momens auparavant, il auroit voulu rétablir sur le trône de David, n'est plus qu'un séducteur qui va provoquer le glaive des Romains sur les restes d'Israël, et achever la ruine de la nation. Voilà que les scribes, les pharisiens, les pontifes se hâtent de faire produire son effet à ce délire populaire. *Pilate*, effrayé de la monstrueuse iniquité qu'on veut lui faire sceller par un jugement public, s'efforce de faire évanouir dans la longueur des délais, la rage de la multitude; il frémit, il balance, il représente. Mais on le dénoncera comme *ennemi de César*, s'il épargne un homme *qui s'est donné pour roi;* et Jesus-Christ meurt victime des despotes de la synagogue, et des tyrans de Rome.

Le peuple n'a manqué que du temps de réfléchir et de s'écouter lui-même, pour arracher Jesus-Christ des mains de

ses premiers persécuteurs. Il l'eût sauvé, s'il eût connu la perversité du conseil qui ordonna les premieres poursuites. Vous le savez, mes freres, Jesus-Christ avoit à peine rendu son dernier soupir, lorsqu'on vit toute cette multitude innombrable se retirer en se frappant la poitrine, et en s'écriant dans les sanglots d'une profonde douleur : *ah ! c'étoit véritablement un homme juste : omnis turba eorum qui simul aderant ad spectaculum istud, percutientes pectora sua, revertebantur, et glorificabant Deum, dicentes : verè hic homo justus erat.*

Aussi les apôtres, qui savoient bien quels étoient les vrais bourreaux de l'homme-Dieu, se bornerent-ils, en annonçant le mystere de sa résurrection, à plaindre le peuple d'avoir été trompé ; ils ne lui ont jamais reproché cette mort comme son propre ouvrage. *Vous l'avez fait par ignorance*, disent-ils, et entraînés par les insinuations perfides de vos magistrats et de vos pontifes. Voyez avec quelle candeur ce peuple confesse et déteste son erreur ! avec quelle ardeur il se jette dans le sein des apôtres, comme pour y trouver un asyle contre les remords qui le tourmentent ! avec quelle abondance de larmes il s'écrie : *que fe-*

rons-nous, pour expier notre crime? Pierre n'a encore parlé que deux fois, et voilà déja huit mille hommes incorporés dans l'alliance évangélique, et tout prêts à verser leur sang pour celui qu'ils ont crucifié. Il n'est pas possible, mes freres, de méconnoître ici une vérité qui honore l'espece humaine; c'est que ce que nous appellons *le peuple*; c'est-à-dire, ce qui compose essentiellement les nations, a un caractere fixe qui se manisfeste et qui reparoît le même à toutes les époques remarquables de l'histoire du monde, qui est d'être moral jusques dans ses plus désastreuses erreurs, et prompt à revenir à la vérité et à la justice. Il a été souvent l'instrument aveugle des grands crimes, mais les vices qui les ont conçus, résiderent de tout temps dans le sein de la puissance concentrée et arbitraire.

C'est encore ce conseil inquiet et superbe de la synagogue, qui trouble partout les fonctions des apôtres, qui souffle l'esprit de haine contr'eux, qui les maltraite, qui les emprisonne, qui les persécute. Tout ce qui leur présente l'idée d'une autorité qui n'émane pas d'eux, tout ce qui peut exciter l'admiration et le respect des hommes, alarme

leur passion de commander et d'être les maîtres. Le despotisme renverseroit le ciel et la terre, si sa force égaloit sa perversité, et si cette ruine pouvoit servir à contenter un seul de ses insatiables desirs.

Mais contemplons un moment cette église de Jérusalem, composée des premieres conquêtes de la prédication des apôtres, et admirons comme les idées d'égalité et de fraternité sociales, se confondent avec les premiers élémens de l'institution chrétienne: *les fideles*, dit l'écrivain sacré, *persévéroient dans la doctrine des apôtres, dans la communication de la fraction du pain et dans les prieres; ceux qui croyoient, étoient unis ensemble, et tout ce qu'ils avoient, étoit commun. Ils alloient tous les jours, avec union d'esprit, dans le temple; et rompant le pain par les maisons, ils prenoient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu, et étant aimés de tout le peuple..... Il n'y avoit point de pauvres parmi eux, parce que ceux qui avoient des terres ou des maisons, les vendoient, et le prix en étoit distribué à chacun selon ses besoins* (1)...

(1) Voilà donc un exemple sensible et bien réel de cette égalité et de cette unité civique

Remarquez-vous, mes freres, comme l'esprit chrétien repousse les hommes

---

que les législateurs et les philosophes de l'antiquité avoient regardée comme le vrai et unique caractere de la parfaite association, et comme l'élément primaire de toute constitution politique. C'étoit pour y parvenir, que *Minos*, dès les premiers temps de la Grece, avoit établi en Crete des tables communes, et que *Lycurgue* avoit pris tant de précautions pour bannir de Lacédémone le luxe et la richesse. Les disciples de *Pythagore* mettoient leurs biens en commun, pour assurer l'égalité, et former une société indissoluble, qu'ils nommoient en grec *Coinobion*, d'où sont venus les *Cénobites*. Enfin, *Platon* avoit porté cette idée de perfection sociale, jusqu'à vouloir ôter même la distinction des familles. Ils voyoient bien, tous ces grands hommes, que pour faire une société parfaite, il falloit éteindre tous les intérêts particuliers, et en rendre tous les membres, des fractions égales du même tout. Mais ces législateurs n'avoient que des peines pour contraindre les hommes; et les philosophes n'avoient que des raisonnemens pour les convaincre ; il n'y avoit que la religion de Jesus-Christ qui pût changer les cœurs, et mettre la volonté de l'homme d'accord avec la loi et la raison : d'où il suit que l'évangile est la vraie législation et la vraie philosophie.

Il ne faut donc pas reprocher à la religion, le tort de ne pas apprendre aux hommes à se gouverner. Mais il faut reprocher à tous les gouvernemens d'avoir trop négligé la religion. Si *Lycurgue* eût vu naître le christianisme, il y

dans celui de la sage et innocente nature ? Ne trouvez-vous pas dans ce tableau des mœurs évangéliques le plein tissu du systême social dont les grands législateurs de l'antiquité avoient conçu le canevas ? Et ne vous sentez-vous pas convaincus par ce simple coup - d'œil, que si l'entrée du christianisme, dans un monde soumis à la tyrannie, disposoit naturellement les gouvernemens à se reconstruire sur les principes de la raison et de la nature, nous ne pouvons non plus réorganiser notre régime sur les loix éternelles de l'équité et de l'égalité, sans rendre au christianisme sa force contre nos préjugés, et son ascendant victorieux sur nos passions et nos habitudes.

Ne pensez donc pas, mes freres, que ce soit par incrédulité, et comme juge de la vérité et de l'erreur que Rome idolâtre a opposé de si sanglantes résistances à l'établissement de la foi, C'est l'incompatibilité de son regne avec celui de toute autorité injuste, qui a aiguisé le glaive des tyrans, et fait couler le

---

eût reconnu avec transport, l'achévement de ses idées, et le dernier développement de ses conceptions politiques.

sang le plus innocent et le plus vénérable qui ait jamais arrosé la terre. C'est l'esprit de domination absolue, qui s'est armé contre un enseignement qui abat l'orgueil des puissans, et qui veut ramener tout le genre humain à l'égalité, par l'humilité et par le sacrifice des passions. Car, ni le peuple, ni les sages de l'empire n'étoient prévenus contre le christianisme, lorsque les apôtres entreprirent d'y annoncer le nouveau culte. On y avoit même, dès avant qu'ils n'y parussent, la plus haute idée de l'éclat dont le berceau de l'église brilloit dans Jérusalem. Déja Rome frappée du récit des actions de Jesus-Christ, des étonnans détails de sa vie, et de la maniere extraordinaire dont il étoit mort, avoit été sur le point de lui consacrer des autels, et de lui donner place parmi ses Dieux. Déja la curiosité des philosophes avoit marqué son impatience de connoître de près la doctrine d'un sage dont le sublime caractere et les œuvres surprenantes avoient fait une si grande sensation dans la Palestine. Si malgré l'avantage de ces circonstances, les premiers pasteurs de la foi et des milliers de chrétiens sont morts sur les échafauds et dans les flam-

mes des bûchers; c'est que dans tout empire qui s'achemine vers sa chûte, et où le débordement sourd de la tyrannie et de l'orgueil a rongé tous les ressorts de la force publique, il faut de grandes castatrophes et des scenes farouches. D'autres crises eussent agité la puissance Romaine, si son besoin de se remuer et de se débattre dans sa léthargie, n'eût trouvé des chrétiens à égorger. Elle se ressouvenoit, dans son déclin, que sa grandeur avoit été le fruit de la destruction, et le prix du sang humain; et, imaginant que l'état de guerre, qui avoit enfanté sa splendeur, pouvoit seul la reproduire, la moindre apparence devoit lui suffire pour prêter un caractere d'hostilité à toute institution nouvelle, et pour lui faire retrouver des ennemis à exterminer (1).

(1) Ce n'est donc ni la nouveauté, ni la singularité de la doctrine de la foi, qui ont excité de si tragiques mouvemens dans les gouvernemens idolâtres. Jamais le gouvernement Romain n'envisagea le christianisme que sous le coup-d'œil d'une *force* qui pouvoit affoiblir la sienne, et c'est son habitude de s'armer contre tout ce qui lui paroissoit l'élément d'une puissance, qui lui fit entreprendre la destruction des chrétiens.

Ceux qui voudront un peu réfléchir sur l'es-

Ainsi un guerrier, mortellement atteint du trait fatal qui l'a étendu sur la pous-

---

prit, sur les préjugés et sur l'état des affaires de ce temps, se trouveront très-fondés à croire que si la cause du christianisme, au lieu d'être soumise à la décision d'un tribunal farouche, inculte et guerrier, eût été confié à la discussion des sages et des beaux génies de l'empire, le triomphe de l'évangile, au milieu de Rome, et par conséquent dans tout l'univers, eût prévenu les cabales de la cruauté et de l'ignorance, et que le monde se fût trouvé chrétien, avant que ses maîtres eussent songé à persécuter l'église. Je ne dis pas que l'esprit et la pratique de la foi se fussent si facilement et si promptement répandus sur la terre. Je ne prends ici la religion qu'au spéculatif, et j'entends qu'elle auroit été adoptée de la maniere dont on adoptoit les idées de *Socrate*, de *Séneque*, de *Platon*, et autres philosophes d'une raison profonde et sévere, qui avoient beaucoup de partisans, qui ne se convertissoient pas toutefois à leur morale.

On sait que ceux des philosophes qui étoient les plus célebres et les plus suivis, à la naissance du christianisme, en se conformant, pour sauver les bienséances, à tout le cérémonial du culte public, s'adonnoient à la méditation d'idées fort supérieures à tous les dogmes de l'idolâtrie, et qu'ils s'exerçoient dans une sphere de vérité et de sagesse qui n'avoit guere de rapport avec les traditions et les songes de la mythologie. Imbus des principes austeres de ces grands hommes, qui avoient été, au milieu de la Grece et de l'Italie,

siere, mugit et s'irrite de sentir comme son sang et ses forces l'abandonnent...

---

comme les précurseurs de la haute sagesse de l'évangile, ceux qui s'appliquoient à la recherche de la vérité, au temps où les apôtres annonçoient Jesus-Christ dans Rome et dans Athênes, devoient être aussi naturellement préparés à accueillir la sublime philosophie de la foi, que l'étoient les vrais Israëlites de la Judée et de la Galilée. Les bons Juifs trouvoient la démonstration de l'évangile dans son rapport avec l'enseignement de Moyse et des prophetes. Les vrais sages pouvoient tout aussi naturellement appercevoir la preuve du christianisme, dans le concert de sa doctrine, avec les idées et les maximes de leurs philosophes les plus admirés.

Ces philosophes avoient tiré, de la perfectibilité indéfinie de l'intelligence humaine, des conséquences si voisines de ce que Jesus-Christ est venu nous apprendre, qu'on croiroit qu'ils ont voulu crayonner son systême, et qu'ils l'ont confusément deviné. Ils ont cru démêler une trace de divinité, dans cette constitution étonnante d'une nature qui ne voit nulle part la limite où doit s'arrêter son effort de s'exhausser, de s'étendre, de se rendre indestructible ; c'est pourquoi ils lui ont fait partager avec l'Etre infini, la nécessité et l'éternité de l'existence ; ils en ont fait un rayon de l'essence divine, une portion du grand *Tout*, une substance indéfectible, communiquant à l'Etre des êtres, comme les rameaux communiquent à la seve et à la vie du tronc vivant d'où ils sont sortis. Qui ne voit là

Mais le voilà qui se releve tout à coup avec fureur, reprend sa lance, attaque

---

comme l'hiéroglyphe de l'insertion de la nature humaine dans le sort de Dieu, exécutée par l'incarnation du verbe?

Lorsqu'on réfléchit à ce rapport et à tant d'autres, qu'il est si facile de découvrir entre la révélation et la philosophie, peut-on se défendre de croire que les plus grandes erreurs, rapportées à leur véritable racine, ne sont autre chose que la vérité mal conçue et mal prononcée dans les limites et les ténebres de l'esprit humain, et que la révélation n'a d'autre objet, que de tirer nos anciennes idées de l'état de gêne et de confusion où elles étoient avant que son flambeau ne vînt nous expliquer nos propres pensées.

Cette profonde correspondance de la vérité et de l'erreur, n'avoit point échappé à *Saint Paul*; et lorsqu'il veut faire reconnoître Jesus-Christ par des idolâtres, il n'a besoin que de se renfermer avec eux dans le cercle de leurs idées et de leurs traditions les plus familieres. » Hommes d'Athênes, dit-il, au milieu d'une » assemblée de sages, un de vos poëtes a dit: » *nous sommes de la race de Dieu.* Or, si cela » est ainsi, pouvez-vous croire que cette pa- » renté si glorieuse pour l'homme, se vérifie » en ce que vous vous figurez qu'une vertu » divine réside dans des masses d'or ou d'ar- » gent, dans un bloc de marbre sculpté, et » dans d'autres ouvrages de la main et de » l'invention des hommes ? »

Voilà les fausses incarnations combattues

ce qui s'offre à sa vue, sans savoir ce qu'il fait, et seulement pour s'essayer à revivre, et se faire accroire qu'il ne peut mourir.

Il est un fait, mes freres, qui prouve bien sensiblement que la question du christianisme n'étoit point pour le tri-

---

par un raisonnement aussi simple dans son prononcé, qu'irréfragable dans son principe. Mais elles lui servent à faire triompher la véritable, parce qu'elles ne sont au fond que celle-ci même, encroûtée dans des fictions grossieres et absurdes. Alors l'apôtre du *Verbe fait homme*, explique, au milieu de l'aréopage, comment cette idée qui a son principe dans la constitution même et dans les besoins de la nature humaine, s'épure, s'articule et se réduit à sa vérité précise, dans la lumiere de la révélation évangélique. Si quelques membres de l'assemblée qui l'écoute, trop superficiels pour pénétrer toute la profondeur d'un si riche dessein, se mocquent des discours de Saint Paul, les autres se sentent frappés et interdits d'entendre un si ravissant langage : ils demandent qu'il revienne une seconde fois sur ce grand sujet; et *Denis*, l'un des philosophes les plus distingués de l'aréopage, à la tête de beaucoup d'autres, s'attache à l'apôtre du christianisme, et embrasse l'alliance de l'évangile.

Ces considérations se résument rapidement en ce que la religion n'eut jamais contr'elle que les passions, les manœuvres et la haine de ceux qui sont intéressés à entretenir l'ignorance du peuple, et les désordres des mauvais gouvernemens.

bunal de Rome, une affaire de religion et de doctrine, mais bien un point de politique qui consistoit en ce qu'on vouloit anéantir dans sa naissance une sorte de puissance qui paroissoit s'ourdir sur des principes suspects à l'orgueil et à la défiance des tyrans de la terre. Ce fait, si connu de ceux qui ont quelque idée de l'histoire, c'est que la persécution commençoit toujours par un édit qui défendoit les assemblées des chrétiens. Si on décernoit des peines contre ceux qui refusoient de sacrifier aux Dieux, c'étoit bien moins par la crainte de voir naître une nouvelle religion, que par celle de voir former une nouvelle nation. Aussi, au lieu de les inquiéter et de les interroger sur leurs idées religieuses, on les accusoit, sans détour, de faire un peuple à part, d'être les ennemis de tous les autres hommes, et sur-tout de la puissance romaine; de se réjouir des calamités publiques; de s'affliger du bon succès des affaires de l'état, et de souhaiter la ruine de l'empire. Qui peut se ressouvenir sans horreur de ce que fit le monstrueux et sanguinaire Néron, pour faire passer dans l'ame du peuple, sa rage contre les chrétiens? cet homme affreux fait incen-

dier lui-même la capitale de son empire ; et lorsque ses yeux se sont repus de ce spectable effroyable, et que sa méchanceté a joui des hurlemens et du désespoir de cette immense cité, il accuse les chrétiens de ce désastre, et saisit l'instant où la crédulité populaire leur attribue cette calamité, pour faire ruisseler leur sang sur les cendres des édifices consumés par les flammes. Oh ! soif exécrable de la domination et de la puissance ! de quelles abominations n'as-tu pas souillé la terre, et sali l'histoire du genre humain ?

Enfin, mes freres, dans ses progrès et dans sa maturité, comme dans sa naissance, le christianisme n'a jamais ressenti que les maux dont l'autorité despotique et absolue afflige en tous lieux tous les genres d'institutions utiles au bonheur des hommes (1). J'abrégerai cette derniere considération.

---

(1) Je m'apperçois un peu tard que tout ceci est bien long, pour un *prône*. Mais si j'avois à débiter ce que j'écris, je réduirois mes sujets, en raison du temps que j'aurois déterminé pour la durée de mes séances, qui ne seroient jamais de plus d'une demi-heure, et qui seroient souvent de moins. Mais puisque j'écris, je veux développer à mon aise, tout ce qui me paroît utile à l'instruction publique.

Il semble que, lorsque les maîtres du monde se furent rendus chrétiens, le monde auroit dû se renouveller de toutes parts, et les nations rentrer enfin en possession de leurs droits et de leur puissance ; il semble que toutes les anciennes distinctions qui nous montroient dans les Empires, des petits et des grands, des puissans et des foibles, des maîtres et des esclaves, des peuples asservis et des princes absolus, devoient ne pouvoir subsister sous cette divine législation qui brise les sceptres des dominateurs de la terre, qui maudit la servitude, qui reproduit, sous des couleurs si sacrées, les titres de l'égalité primitive, et qui avoit déja comme ébauché, à Jérusalem, la vraie association, le véritable gouvernement. Mais, ô torrent des coutumes et des habitudes humaines ! Le monde devenu chrétien, continue d'être esclave, et par-là, de nourrir tous les vices qui anéantissent le christianisme.

En vain les premiers disciples de la foi se livrent à tous les transports de l'admiration et de la joie, en voyant les autels du *Christ* sortir comme en triomphe du sein des cavernes, et le signe du salut ornant le diadême des Césars, et

se déployant sur ses drapeaux, qui avoient été la terreur de tout l'univers ; tout cet appareil, qui sembloit annoncer la venue des beaux jours de la religion n'a servi qu'à lui prêter une fausse majesté qui dénatura tout à coup son divin caractere, et qui fit bientôt regretter à tous les fideles enfans de l'évangile, les temps de la persécution ; car, au lieu que la religion devoit tout réformer sur la sévérité de ses principes, et abattre le faste de la domination, ce fut l'esprit de domination qui enveloppa, pour ainsi dire, la religion de tout son faste et de tout son orgueil ; et l'entrée des princes, des grands et des riches dans l'église fut la déplorable époque de la dégénération de toutes les idées et de toutes les regles du systême évangélique. Ce fut alors que les ministres de la religion, fiers de la faveur que la conversion des puissans attiroit sur leurs fonctions et sur leurs personnes, sentirent l'intérêt de soutenir la puissance, et de perpétuer toutes les erreurs nécessaires au maintien de l'ancien régime. Bientôt il se forma, de ce mêlange de passions humaines et de lumieres évangéliques, une théologie chrétienne toute entachée des idées de

la théologie fabuleuse des poëtes ; et les pontifes d'une religion qui proscrit toute autorité qui s'éleve sur les ruines de la justice et des droits du genre humain, continuerent à exalter les empereurs par des formules toutes païennes, à leur donner le nom de *divinité*, et à appeller *sacré* et *divin* tous leurs entours, leurs domaines, leur pourpre, leurs palais et leurs trésors.

C'est ainsi qu'à côté du despotisme impérial, s'éleva par les gradations les plus marquées, un despotisme sacerdotal, qui n'attribuoit à Dieu la fondation des trônes, que pour rendre sa puissance plus inébranlable, et pour établir l'unité indivisible des pasteurs de l'église et des chefs de l'empire...

Mais laissons, mes freres, la puissance romaine, décroître, chanceler, et s'éteindre enfin dans l'abîme des abus et des désordres qu'entraînent l'abandon de la justice, la perte des mœurs, et l'oubli de la vraie religion, et en brisant la progression d'erreurs qui a conduit jusqu'à nous cette théologie aristocratique, source de tous les scandales qui ont déshonoré le christianisme, et de tous les maux qui ont déchiré le sein de la France ; hâtons-nous de vous montrer

comme c'est encore le despotisme de notre gouvernement qui a enfanté l'incrédulité.

On croit d'ordinaire que les systêmes irréligieux qui, depuis un demi-siecle, inondent la cité et nos provinces, n'est que le fruit des efforts que le libertinage a de tout temps opposés à l'importunité du remords, et à la crainte de l'avenir. Mais l'intérêt du vice n'est que la cause subalterne de l'impiété. Les passions et le déréglement des mœurs ont bien pu favoriser le progrès de l'irréligion ; mais ils n'ont pu le faire naître. L'incrédulité systématique a sa premiere origine dans la haine que les esprits réfléchis et sensés ont conçue contre une théologie qui a consacré la tyrannie, qui a flatté l'orgueil des dépositaires du pouvoir, qui a fait une loi à tous les peuples de la terre de souffrir la servitude, et ouvert l'enfer sous les pieds de quiconque oseroit dire à son frere, *soyons libres*.

Les écrivains qu'on appelle *irréligieux*, n'étoient au fond que des philosophes politiques qui n'avoient d'autre but que de redresser notre gouvernement sur les principes imprescriptibles et inviolables de la vraie association. Plus ils ressentoient d'indignation contre les ini-

quités et les scandales du régime tyrannique qui asservissoit une nation si digne d'être libre et heureuse, plus aussi ils devoient s'armer de toutes les forces de la raison pour combattre tout enseignement qui affermissoit la puissance des despotes, et entretenoit la stupidité et l'aveuglement du peuple. Si aux premieres époques des réclamations de la philosophie, et lorsque les saines lumieres commencerent d'éclairer l'horizon de la France, les ministres de la religion se fussent hâtés de régler leur enseignement sur l'esprit de la liberté et de la démocratie évangélique; la philosophie, au lieu de se tourner contre la foi, en seroit devenue le plus inébranlable appui; le concert le plus touchant et le plus redoutable pour tous les oppresseurs, se seroit établi entre les oracles de l'aréopage et les prêtres du temple : l'égide de la raison seroit venue couvrir le signe sacré du christianisme, et l'on auroit vu le flambeau de l'intelligence humaine s'incliner devant celui de la révélation, comme devant la regle éternelle de toute justice, et la source incorruptible de toute sagesse.

Alors, le progrès de l'esprit chrétien

eût suivi celui de l'esprit social, et tous les degrés que la philosophie a parcourus en s'avançant vers sa perfection, eussent été la mesure de l'accroissement des idées et des habitudes évangéliques. Les vrais citoyens se seroient empressés d'entendre les orateurs de la religion, pour apprendre à régler l'amour de la patrie et de la liberté ; et les vrais chrétiens auroient écouté avec ardeur les orateurs de la patrie, pour puiser dans leurs discours des nouveaux motifs d'aimer et d'observer la religion. En un mot, on eût trouvé en tout la raison si semblable à la foi, et la foi si amie de la raison et de la nature, qu'il n'auroit plus été possible d'être philosophe sans christianisme, ni d'être chrétien sans philosophie.

Mais les ministres de l'évangile ont commencé par déclarer, du haut de la tribune sainte, une guerre éternelle à toute doctrine contraire à leurs préjugés ou à leurs intérêts, ils ont attaché une idée odieuse à tout ce que le génie des grands hommes qui ont immortalisé notre siecle, a opposé de lumieres au torrent des erreurs humaines, à l'abus de la religion, et à l'ascendant des traditions théologiques. Ils ont enseigné au peuple que les maîtres et les tyrans de la terre

ne tenoient leur puissance que du ciel; et que la seule pensée de lutter contre l'oppression, étoit un attentat contre la divinité. Ils ont publié que les rois ne tenoient leurs couronnes que de leur glaive, et qu'ils ne devoient compte qu'à l'Etre-suprême, des larmes qu'ils auroient fait couler, et du sang qu'ils auroient fait répandre. Le sacerdoce qui devoit aux autres hommes, des instructions et des exemples de douceur, de bonté et d'humilité, devint intolérant, turbulent et persécuteur. C'est lui qui a provoqué, contre les défenseurs des droits du peuple, les rigueurs de l'autorité; c'est lui qui a mille fois fait ouvrir les portes d'airain, et plonger dans les horreurs des cachots, des hommes qui n'avoient que le tort d'avoir tenté le rappel de la justice, et le retour de la raison: c'est lui, enfin, qui, au lieu d'imiter les anciens prophetes, qui osoient dire aux princes des vérités si séveres, n'a cessé d'aveugler les nôtres, sur leurs plus essentiels devoirs, de nourrir leurs plus funestes erreurs, de leur présenter leur droit de tout asservir et de tout dévorer, comme un dogme de la religion, et de leur dénoncer, comme pertubateurs de l'ordre public, les seuls citoyens qui eussent le courage

d'avertir

d'avertir les hommes de leur dégradation et de leur lâche servitude.

Qu'est-il arrivé d'une conduite si injuste ? Ce qui arrive toujours, lorsque la contradiction est brusque et passionnée. Dès que les philosophes ont vu les prêtres décidés à incorporer dans l'essence de la religion, les idées aristocratiques de la théologie, ils ont cessé eux-mêmes de distinguer l'évangile de la superstition. Plus affectés du desir de délivrer le monde de ses fers, que de la nécessité de respecter des vérités sacrées et mystérieuses, ils ont attaqué tout le corps d'une doctrine dont l'abus faisoit la force des tyrans. Ainsi, un cultivateur voit une plante vicieuse qui enveloppe tout le tronc, et qui s'est enlacée dans tous les rameaux d'un arbre fertile et salutaire. Cette plante empoisonnée va porter la désolation, la langueur et la mort dans tout ce qui végete autour d'elle, si on ne se hâte de la séparer de cet arbre précieux qu'elle défigure et qu'elle suffoque. Mais elle s'y trouve si étroitement insérée, qu'on ne sauroit plus la démêler de la substance dans laquelle elle s'est comme confondue. Alors le cultivateur oublie de quel prix étoit pour lui, ce qu'il se résout à abattre ; et lui attri-

buant, dans son indignation, toutes les propriétés désastreuses dont il ne fait que supporter la cause, il s'arme pour la destruction du tout, et renverse ce qui est bon, pour anéantir ce qui est mauvais.

Voilà, mes freres, l'histoire de l'entrée de l'incrédulité dans la France; c'est-à-dire, qu'elle est, comme tant d'autres maux, un effet du despotisme, et que la religion a autant souffert que la patrie, de tous les genres de tyrannie qui ont accablé si long-temps le peuple François.

Maintenant donc que cette racine de tout désordre est arrachée du milieu de nous, nous allons voir se rétablir le regne de la religion saine et pure, et il n'y aura plus d'incrédules, parce que toutes les raisons politiques et humaines qui avoient dénaturé, obscurci et perverti le sens de la doctrine sainte, ne subsistant plus, l'évangile va être enseigné et professé dans sa pureté antique, et dans sa simplicité primitive et vénérable. Car jamais la religion ne fut haïe pour ce qu'elle est: elle n'a été combattue que pour ce qui n'est pas d'elle. Dégagée de toutes les formes étrangeres dont la sombre et raisonneuse école a terni sa douce et bien-

faisante lumiere, elle se remontrera aux hommes telle qu'elle est sortie du sein de Dieu ; et plus nous serons heureux de notre nouvelle existence sociale, plus nous nous enchaînerons étroitement à une religion qui n'avoit jamais eu besoin que d'être écoutée et suivie, pour produire d'elle-même, et pour entretenir à jamais dans tout l'univers, cet ordre qui s'établit au milieu de nous, au travers de tant de passions et de tant d'orages.

O mes freres ! reconnoissez aujourd'hui l'injustice de l'accusation dont la haine de la raison et des lumieres chargeoit autrefois une philosophie qui n'a jamais aspiré à d'autres destructions qu'à celle de l'injustice et de votre servitude, et qui ne s'est égarée dans ses entreprises contre la superstition, que pour avoir trop ardemment voulu votre délivrance. On l'accusoit d'avoir juré la ruine de la religion, l'abolition du ministere évangélique, l'extinction irrévocable de tout sacerdoce et de tout culte. On prédisoit que si jamais elle parvenoit à s'emparer de la force publique, on la verroit proscrire ouvertement le christianisme, bannir ses prêtres, et commander la démolition de ses sanctuaires. Vous avez vu, et vous voyez encore aujourd'hui la force

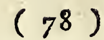
publique en la disposition de la philosophie, et la philosophie, loin de tourner sa puissance contre la religion, l'emploie toute entiere à la régénération du christianisme et de son sacerdoce. Il est vrai qu'elle a recouru à des moyens séveres ; mais cette sévérité même accomplit le vœu le plus pressant de l'église, qui est le retour de ses ministres, dans l'esprit et dans l'austere sagesse des mœurs apostoliques ; et vos représentans, mes freres, n'ont fait qu'exécuter une réforme que tous les saints pontifes de la religion ont de tout temps sollicitée, et que tous les peres de nos conciles ont été inconsolables de n'avoir pu produire.

Qu'elle est donc heureuse, mes très-chers freres, qu'elle assure un grand triomphe à la religion, la nécessité qu'on nous impose de renoncer à tout ce qui nous fermoit vos cœurs, et nous ôtoit votre confiance ; de nous renfermer dans les limites de notre ministere, et de ne connoître, au milieu de vous, d'autre supériorité que celle que donnent les grandes vertus, les grands travaux et la sagesse sans tache ! Car ce n'est que de ce moment que nous allons redevenir véritablement pasteurs ; parce que ce n'est que d'aujourd'hui que vous pourrez esti-

mer et chérir dans vos guides, des freres, des égaux, des concitoyens et des amis. Vous ajouterez foi à nos paroles, lorsque nous vous recommanderons d'être sobres dans les jouissances, et patiens dans les privations ; parce que le langage de la foi ne sera plus sur nos levres une vaine représentation d'état et de bienséance, mais l'expression vraie et pathétique d'une conviction profonde et d'un sentiment actif et pratique.

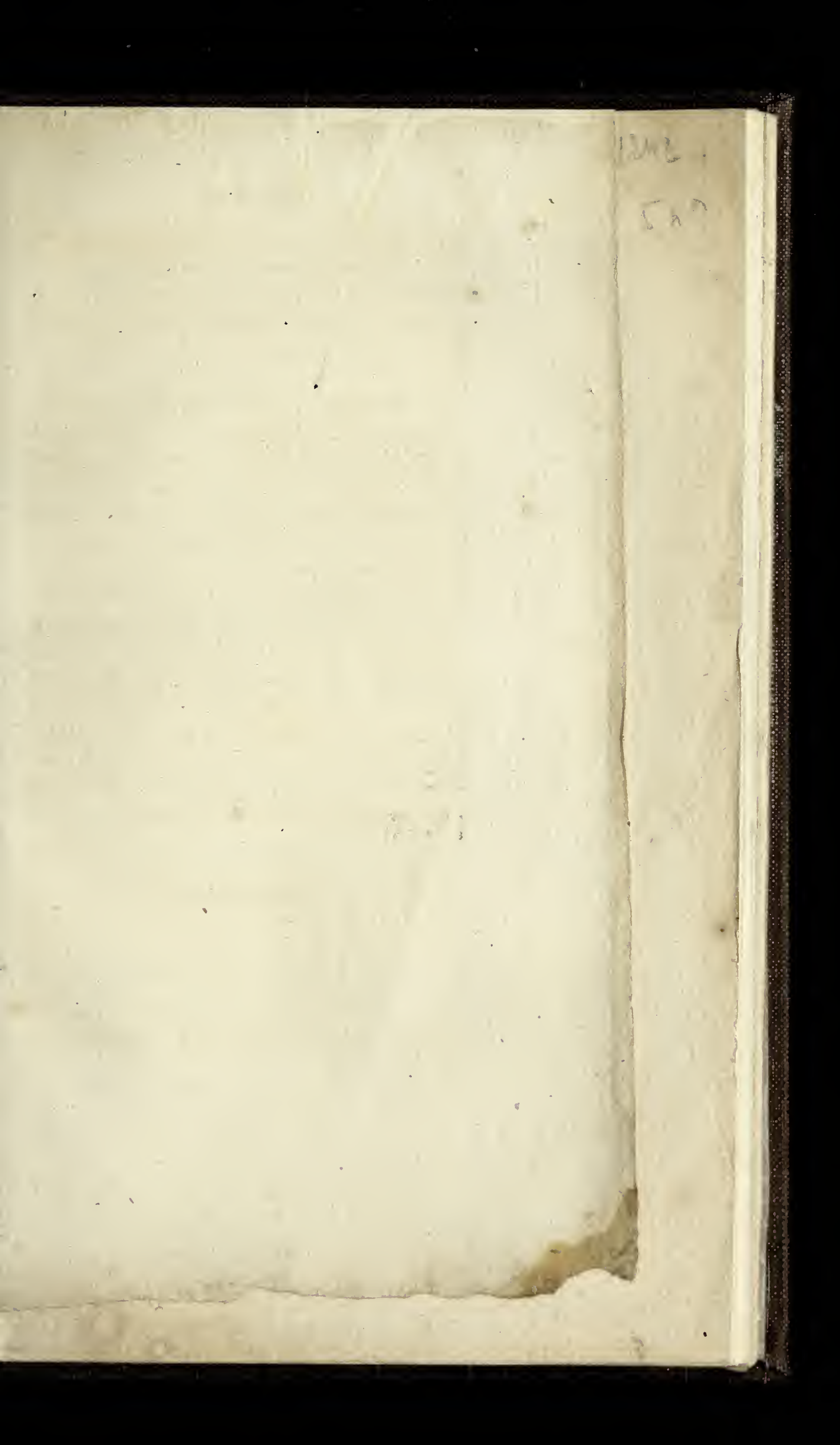
Tout ce qui appartient à la religion va s'offrir à vos regards sous de nouvelles couleurs, et vous donner des sensations que vous n'aviez jamais éprouvées. Le temple, les divins cantiques, les mysteres saints, l'éclatant appareil de nos solemnités, et tous les spectacles de la foi, vous rappelleront cette unité de tous les hommes, cette fraternité qui exclut les vaines distinctions de l'orgueil, cette destination de tous les empires d'ici-bas, à se refondre un jour en une seule société éternelle et imperturbablement heureuse.

Il est donc vrai, grand Dieu, qu'à la fin de toutes les révolutions séculaires, nous verrons s'élever sur les débris du monde et de tous les royaumes, un empire véritable, un gouvernement parfait, où nous verrons se réaliser, pour



la premiere fois, et dans toute leur étendue, ces idées pures, d'ordre, d'unité, d'harmonie et de justice que vous avez gravées en caracteres éternels, au fond de nos consciences. . . .

O Eternel ! que vous êtes grand, lorsqu'au travers de tous les chocs des passions et des folies humaines, nous vous voyons conduire, dans le silence de votre sagesse, un si vaste et si majestueux dessein ! Ah ! c'est alors que les sceptres de tous les tyrans étant brisés, tous les intérêts éteints, toutes les rivalités anéanties, on reconnoîtra que c'est sur le modele de cet admirable et immobile empire, que vous aurez régénéré celui de la France, et que les organes de cette restauration mémorable, n'auront fait qu'imiter, dans les limites d'une économie humaine, l'esprit et le caractere de l'économie de l'éternité.



No. III.

PRONES CIVIQUES,

OU

LE PASTEUR PATRIOTE.

PAR M. l'Abbé LAMOURETTE,

Docteur en Théologie, et membre de l'Académie royale des Belles-Lettres d'Arras.

PRONE IV.

De l'égalité des hommes.

Dives et pauper obviaverunt sibi : utriusque operator est Dominus.

Le riche et le pauvre se sont rencontrés : c'est le Seigneur qui a créé l'un et l'autre. *Prov.* 22.

QU'IL est beau, mes très-chers frères, de voir la religion unir la sainteté de son enseignement à la voix de la nature, pour consacrer tous les principes qui soutiennent notre nouvelle constitution !

Il fut un tems où, dans le christianisme, il eût été presque scandaleux d'entendre un pasteur rappeler aux hommes qu'un même sang et une même nature, les établisssoient au niveau les uns des autres; tant le sentiment de l'égalité, effacé par les désordres et les abus de tous les gouvernemens de l'univers, s'étoit profondément reproduit dans l'ame des premiers disciples de la religion! C'étoit trop peu pour ces hommes si détrompés de tous les préjugés de la grandeur et de toutes le puérilités de l'orgueil, de reconnoître l'unité d'excellence et l'egalité des droits. On voit que la tendance de l'esprit qui les animoit, auroit été d introduire l'égalité des jouissances, si elle pouvoit subsister entre les membres d'une même société, et que l'unité des conditions fût compatible avec le maintien de l'harmonie et de la prospérité publique. On voit, dans la formation de l'église de Jérusalem, une société qui nait et s'organise comme d'elle-même, sur les loix élémentaires de l'association, et d'après les règles éternelles de la nature et de la justice. On voit enfin que si les premiers chrétiens eussent été tout le genre humain, et que leur réunion en un corps de nation, se fût achevée suivant la première détermination de leurs affections, de leurs

vues et de leurs maximes, il auroit existé sur la terre le vrai gouvernement, le régime parfait, la réalité, en un mot, de toutes les grandes idées d'ordre, de concert et d'équité; que les éternels efforts du génie et de la vertu n'ont pu encore faire sortir de la sphère des conceptions spéculatives.

O vous qui vous appuyez de la religion pour vous établir les détracteurs d'une législation qui relève jusqu'à vous votre frère, et qui fait partager vos prétentions et vos espérances à tout ce qui porte votre image sur son front, et votre essence dans son ame! remontez à cet instant si mémorable et si solemnel, où le Dieu saint rompant son éternel silence, et après avoir ordonné à des millions d'univers de se poser devant lui, se prépare à la création de l'homme. *Faisons-le*, dit-il, *à notre ressemblance*..... Quelle entreprise! ne semble-t-il pas que ce grand Dieu qui vient de tirer les mondes du néant, *en se jouant* dans les immensités de la nature, se trouve ici interdit et frappé de l'idée de ce qui lui reste à faire? Le voilà qui s'arrête.... il délibère, il s'encourage en quelque sorte; il fait intervenir tout ce qui réside d'énergie et de force en dedans de lui-même, comme pour arriver à son grand et

et suprême effort. . . . Le voilà qui tire du fond de son impénétrable splendeur, ce rayon de gloire, ce *souffle de vie* qui change tout-à-coup une masse immobile et morte, en une substance qui tressaille, se prosterne et adore.... Quel spectacle pour le regard de l'être des êtres! il voit pour la première fois, la vie et la pensée au dehors de lui-même.... Pour la première fois il voit le silentieux abîme du néant, se mouvoir, le contempler, l'aspirer. Il voit qu'enfin l'univers a une ame, et que l'œuvre de sa puissance peut lui offrir la réplique de son intelligence et de la grande gloire qu'il se rend à lui-même dans les profonds abîmes de ses splendeurs. . . . .

Or, mes frères, Dieu qui a produit tant d'espèces diverses de plantes, de métaux et d'animaux, et qui a subordonné les unes aux autres tant de classes d'existence, n'a créé qu'une seule espèce d'hommes; et le caractère d'excellence qu'il a imprimé à la première créature pensante qui sortit de ses mains, est la mesure commune de la grandeur de toutes. Il a dônné à l'homme l'autorité suprême sur tous les êtres dénués d'intelligence; il n'a donné à aucun homme la supériorité sur son semblable. Il a dit à la première famille : *croissez, multipliez, et peuplez toute la trrre* ; il n'a point

institué de maîtres qui régiroient à leur gré les sociétés humaines. C'eût été anéantir l'unité de notre nature ; car régir en maître, est la même chose que s'attribuer une essence supérieure et une intelligence plus contiguë à la raison souveraine. Etre régi par une volonté absolue, ne peut jamais être qu'un rapport de la foiblesse à la toute puissance, de l'erreur à la science sans bornes. Cette dépendance ne peut, sans renverser l'ordre immuable des choses, s'établir entre des existences parallèles et semblables.

La religion qui nous éclaire par-tout si profondément sur la nature, l'origine et la destination de toutes choses, nous découvre, dès les premières paroles de son sage enseignement, l'unité de tous les enfans des hommes, dans l'unité même de l'acte créateur qui a déterminé en un instant l'existence de toutes les générations humaines. Ainsi, depuis *Adam* jusqu'à celui de ses descendans dont le trépas sera le signal de la clôture des siècles, tous ceux qui nous ont précédés, tous ceux qui vivent de notre tems, tous ceux qui construiront des cités sur nos tombes, tous les hommes ne sont que comme un seul homme, qu'un effet unique d'une action indivisible. *Lorsque l'homme fut fait*, dit l'écrivain de la création, *le Très-Haut*

a béni son ouvrage, et a cessé tout travail. La totalité des êtres intelligens, s'ordonne donc dans le même rapport, devant le centre éternel de toute réalité et de toute excellence : et c'est dans ce sens, mes frères, que *Salomon*, dont j'ai cité les paroles en commençant ce discours, nous dit que c'est le Tout-Puissant qui a fait le riche et le pauvre, *utriusque operator est Dominus.* Pour qu'un homme fût quelque chose de plus excellent et de plus parfait qu'un autre homme, il faudroit qu'il correspondît à la cause suprême de toutes choses, par des relations plus intimes ou plus multipliées ; il faudroit que la force de Dieu se fût déployée, pour le créer, dans un plus haut dégré d'énergie, et qu'il résidât en lui un plus riche principe d'existence ; il faudroit enfin, qu'étant un effet d'une action divine plus vivifiante et plus forte, il participât de plus près et plus abondamment à la totalité de l'être et de la vie. Mais si tout ce qui est humain n'a qu'une réalité de même ordre, et procède du même mouvement divin, toute la dignité de l'espèce repose indivisiblement dans chacun des élémens qui la composent ; et la religion s'accorde avec la nature, pour abaisser et punir les têtes superbes qui veulent s'élever

au-dessus du plan horisontal de l'égalité et de l'unité.

Non, mes chers frères, un homme qui veut valoir plus qu'un autre homme, n'a jamais connu le caractère de la religion, ou il l'a abjurée dans son cœur. Le plus éloquent et le plus sublime des oracles que Dieu ait suscités sur la terre, pour nous révéler les dons ineffables dont le ciel l'a enrichie, nous montre, dès son magnifique début, que c'est la communication de nos intelligences avec l'intelligence essentielle, avec la raison infinie, qui caractérise l'essence humaine, et qui est la base de notre imperturbable unité. « Au commencemeet, dit-il, » le verbe étoit, et le verbe étoit en Dieu, » et Dieu étoit le verbe ». Qui ne croiroit qu'ici l'évangéliste s'occupe de la recherche du type de l'homme, et qu'il n'est affecté que du dessein de nous convaincre, que c'est la vue de sa propre intelligence qui a donné à l'Etre infini l'idée de produire au dehors des esquisses, et comme des répétitions de sa pensée ? Poursuivons : « rien de ce qui a été » fait, n'a été fait sans le verbe. La vie étoit » en lui; et c'est cette vie qui devoit ani- » mer et éclairer les hommes. Il étoit la vraie » lumière destinée à communiquer l'intelligence

» à tout homme qui viendroit au monde. Il
» est venu lui-même dans le monde, comme
» dans son domaine; et il a donné à tous ceux
» qui l'ont reçu, le pouvoir de devenir enfans
» de Dieu. . . . . et nous recevons tous de sa
» plénitude ».

Quelle ame née pour apprécier les grandes choses, n'est interdite d'un apperçu si majestueux, d'une idée si riche? Quel philosophe remonta à une source si haute et si pure, pour nous expliquer le caractère intime de la constitution humaine? Quelle doctrine! quel foyer de lumières!

Mais pour nous renfermer, mes frères, dans des considérations tranquilles et instructives, observez bien que ce langage, attentivement approfondi, nous renvoie à des époques antérieures à l'incarnation du verbe; qu'on nous fait distinctement entendre ici que la lumière divine, qui se communique à nos intelligences par la vertu de ce grand mistère, n'est pas l'effet d'une correspondance exclusivement établie par l'incarnation, comme si, sans elle, il n'y eut eu rien de commun entre le verbe ou la raison éternelle, et les ames humaines. L'incarnation n'est pas le premier fondement de nos rapports avec l'intelligence essentielle;

elle n'est venue que resserrer et augmenter un commerce déjà voulu et établi par la nature des choses. Tout ce qui, sans l'accomplissement de l'incarnation, eût été dans l'homme, *raison*, *ordre*, *sagesse*, *vérité*, lui seroit venu de sa communication native et nécessaire avec la raison infinie où habite essentiellement le principe de toute pensée ; et aucune intelligence limitée ne peut exercer que par la toute-intelligence, sa capacité de penser et de se mouvoir.

C'est pourquoi l'évangéliste ne fait pas descendre tout-à-coup la sagesse du Très-Haut au milieu de nous, comme dans un ordre de choses où elle n'auroit eu auparavant aucune influence ; mais il l'y amène, pour ainsi dire, comme dans son ressort naturel, et comme sur le théâtre nécessaire de sa fonction de verbe de Dieu : « le verbe, dit-il, étoit déjà dans ce monde qui » avoit été fait par lui, et il y a paru comme » dans son ancienne et inaliénable propriété : » *in propria venit* ».

Ce que nous appellons *le règne de la foi*, n'est donc pas une institution étrangère qui seroit venue brusquer nos idées, renverser, contre toute préparation et toute attente, l'ancien systême de la philosophie humaine. Au contraire, un philosophe profond et sage, ne voit, soit qu'il se recueille

dans son ame, soit qu'il regarde autour de lui, que le canevas, et comme les premières ébauches du systême évangélique. Car que fait l'incarnation ? elle ne fait qu'étendre et fortifier les relations naturelles du verbe, avec tous les esprits créés. Elle accomplit un vœu de la nature, qui tend toujours à faire passer dans les êtres dérivés, tout ce qu'ils peuvent contenir de la vie et de la substance de leurs principes. Enfin elle ne fait qu'achever, si j'ose parler ainsi, la divinité de l'homme déjà si sensiblement commencée dans sa création, par le rapport qui subsiste entre ses facultés et les perfections divines ; et sur-tout par cette ressemblance si marquée du pouvoir qu'il exerce sur les élémens et la nature, avec celui qu'y exerça l'être souverain ; lorsqu'il leur ordonna de sortir du cahos.

Qui ne croiroit, en effet, que Dieu, en produisant un être si étonnant, si immense dans ses pensées, si fort de volonté, si rapide et si vif dans ses conceptions et ses désirs ; si illimité dans ses vues d'accroissement et de perfection, si varié dans son industrie, si inépuisable dans ses inventions ; qui ne croiroit, dis-je, que Dieu a voulu donner à la terre un second créateur, et s'associer un autre maître qui partageât avec lui l'empire du monde ? Faux philosophes qui mettez

votre gloire à déprécier votre espèce, et qui ne voyez, dans votre semblable, qu'un vil insecte voué à la misère et au néant! contemplez donc avec les yeux d'une raison sage, cet univers si éclatant; si vivant et si riche..... Vous dites que vous y voyez reluire tous les rayons d'une divinité qui s'est magnifiquement peinte dans son ouvrage... Eh quoi? ce grand spectacle ne vous dit-il rien de la puissance et de la majesté de l'homme? dépouillez donc un moment, par la pensée, dépouillez votre globe de tout ce qu'il vous offre de créé par cette divinité de terre, et n'y laissez subsister que le travail de l'ouvrier éternel..... Voyez comme le voilà changé de ce qu'il étoit! voyez comme tout y est mort! quelle tristesse dans la nature! quelle nudité! quelle stérilité.... Ne craignez pas que l'architecte suprême de votre monde s'offense d'un devis où vous oserez comparer la contribution de sa toute puissante, avec la mise de l'intelligence et de l'industrie humaine. C'est lui rendre gloire, que de reconnoître et d'admirer jusqu'où il a élevé l'homme. Notre grandeur fait le triomphe de sa force et de sa sagesse.

Oui, mes frères, il est vrai de dire que l'homme a aussi vivifié un cahos; et l'éloquence trouveroit ici le sujet de magnifiques descriptions.

Ces champs couverts de riches moissons, ces côteaux rians d'où la main de l'homme fait découler, comme des fleuves, les présens de la vigne, ces métaux bruts et grossiers qu'il fait sortir des entrailles de la terre, et qui deviennent, sous ses doigts, d'un éclat si vif et d'un service si universel; ces masses solides et informes qu'il tire du sein des cavernes, et dont il construit ces cités si vastes et ces tours si majestueuses, ces édifices si hauts et si superbes, ces temples qu'on voit s'élever de si loin, et dont la vue réjouit le voyageur qui les découvre si long-tems avant de les atteindre; ces machines étonnantes qui lui donnent l'empire de tous les élémens, qui lui font distribuer à son gré ces réservoirs destinés à désaltérer tout ce qui respire; cet océan, cet abîme si formidable, ces flots menaçans si long-tems fuis et redoutés de tout ce qui n'etoit pas né dans leur sein, subjugué par la force de l'intelligence de l'homme, devenu le théatre de ses plus imposantes entreprises, et changés en des cités dont la mobilité donne à leur glorieux architecte une sorte d'immensité qui le fait correspondre et qui le rend présent à tous les climats, et le met en possession du monde entier...... Quel caractère! qu'est-ce donc que l'homme, Grand Dieu? aviez-vous

donc voulu, lorsque vous soufflâtes autrefois sur les grossiers élémens dont vous aviez formé son corps, aviez-vous voulu lui inspirer votre essence, et vous répandre tout entier dans son ame ?

Il est vrai que cette toute puissance créée, qui exécute de si grandes choses sur le globe qu'elle habite, ne peut rien sur les mondes qu'elle voit rouler au-dessus de sa tête ; mais elle les embrasse dans l'immensité de sa pensée, et se trouve un être plus grand que tous les milliards de millions d'univers qui peuplent des régions inaccessibles, par la force dont elle est douée d'en graver l'empreinte dans la capacité infinie de son inlelligence, de les suivre et de les regarder jusque dans leurs retraites les plus enfoncées, d'en calculer les vastes révolutions, et d'en peser les masses énormes. Elle voit se répéter à l'infini, dans les inconcevables espaces des cieux, les merveilles que lui offre le monde où elle est ; c'est-à-dire, d'autres soleils se faisant, dans les hautes plaines du firmament, centres d'autant de systêmes de création, et dont elle ne compose, avec celui où vivent les hommes, qu'un même ordre de choses, où Dieu seul et l'homme sont grands, parce qu'ils possèdent seuls l'intelligence et la puissance. Par là, l'homme devient comme l'ame et le créateur des sphères mêmes où il ne peut aborder ; car

ce qui ne seroit ni vu, ni admiré, ni connu de lui, seroit l'équivalent du néant.

Je vous le demande, à vous, mes chers frères, qui êtes justes, et qui aimez la vérité et la sagesse: l'homme de la nature n'est-il pas visiblement la préparation, le commencement, et comme l'hiéroglyphe de l'homme de la foi? Et le miracle de l'incarnation du verbe qui fait circuler en nous la vie divine, pour nous insérer dans l'indéfectibilité et dans l'éternité de l'infini, fait-il autre chose que compléter le miracle de notre grandeur originelle, que dilater ce qui résidoit déjà en nous de divin, et que nous rendre des répétitions plus achevées de l'être total et parfait?

Grands, nobles, riches, vous tous qui ne pouvez vous apprivoiser avec l'idée du niveau auquel la loi veut rappeler tous les citoyens de cet Empire, mesurez donc maintenant votre droit de vous exhausser et de dominer, sur les principes éternels dont vous venez d'entendre le développement. Dites-nous, est-ce dans votre nombre qu'on a vu les plus éclatans exemples et les plus frappans effets de la grandeur, de l'énergie, de l'industrie et de la sublimité de la nature humaine? Est-ce vous qui avez inventé et exercé ces arts si étonnans, qui ont donné tant d'ampleur à la majesté de la nature, qui en ont

animé toutes les parties, vivifié tous les ressorts ; embelli tous les spectacles, multiplié toutes les richesses ? Est-ce vous qui avez cultivé et perfectioné ces sciences si profondes et si vastes qui ont anéanti tant d'erreurs, éclairé tant d'abymes, découvert tant de trésors, et donné, pour ainsi dire, à l'homme la force de balancer dans sa main les univers, de s'assujettir les élémens les plus formidables, de s'approprier les régions les plus inaccessibles ? Parcourez l'histoire du monde et des hommes ; suivez les gradations du progrès des lumières, et dressez le tableau des grands génies, des grandes entreprises et des grands travaux ; recueillez ces noms immortels qui seront pour tous les âges une attestation si forte de la résidence d'un principe divin au fond de l'intelligence humaine. Ces génies, ces grands hommes, la gloire de leur espèce, étoient-ils sortis de dessous ces lambris somptueux, où, à l'exemple de vos fiers et inutiles ancêtres, vous nourrissez, au milieu de vos chartes antiques, votre pesante et oiseuse existence ? Ces organes vénérables de la raison, ces flambeaux du monde, ne sont-ils pas nés dans la classe du peuple ? de ce peuple que votre extravagant orgueil regarde de si haut, et qui fut toujours le foyer d'où ont jailli toutes les lumières qui immortalisent votre nation,

comme il fut toujours le centre de toute l'activité qui en fertilise le sol, et qui en soutient la véritable force. O grands ! O nobles ! soyez fiers de vous voir les égaux du peuple ; car c'est vous que la loi d'égalité honore. Le peuple est grand par essence ; car c'est lui qui est la nature humaine. Mais vous, votre grandeur étoit une dégénération ; elle étoit l'oubli de la honte qu'il y a à être inactif et inhabile à tout ; et votre supériorité, n'étoit qu'une erreur publique. On ne se ressouviendra qu'en rougissant de s'être laissé éblouir par les misérables entours dont vous enveloppiez votre nullité, et de vous avoir cru les maîtres des autres hommes, sur ce que vous pouviez par-tout montrer votre droit d'arrogance et d'inutilité, écrit en caractères éclatans sur des lames d'or.

Mais plutôt, vous qui étiez les grands de la terre, au lieu de gémir stérilement sur la perte des vaines distinctions qui ne vous ont jamais valu un seul instant de vrai bonheur ; vous, sur-tout, qui croyez à la religion, et qui en observez les loix, songez combien, en envisageant dans les sentimens et les vues de la foi, les débris d'une fausse grandeur qui a peut-être répandu moins de douceurs que d'amertumes sur le cours de vos années ; songez combien

Bien vous pouvez acquérir de facilités et de moyens pour atteindre à la véritable, et pour vous faire de vos propres ruines, un rampart contre toutes les fatalités humaines. La vraie grandeur de l'homme est toute entière dans son ame; apprenez à en jouir : contractez la noble habitude de résider dans votre pensée. Ce n'est que là, que vous êtes véritablement vivant.... *Job* environné de sa splendeur, n'est qu'un homme juste. Déchu de toute sa gloire, il devient un homme sublime. Il se recueille dans son intelligence; et voilà que tous les rayons de la vérité y brillent d'un éclat divin, et la pénètrent de ce goût pur de la sagesse, qui rend si doux et si vif le sentiment de notre excellence et de notre immortalité. Ecoutons-le quelque momens, mes frères, et formons-nous aux grandes méditations....

« Les métaux précieux ont un principe et » une source d'où la main de l'homme les fait » sortir, et l'or a un lieu dans les ténébreuses ca- » vernes de la terre où il s'engendre et se prépare » en silence. Mais où faut-il creuser pour trou- » ver la sagesse ? et quel est le lieu où réside la » vérité et la raison ? l'homme n'en connoît » point le prix, et on ne peut la trouver dans » le pays de ceux qui vivent dans les délices. » L'abîme dit, elle n'est point dans mon sein;

» et la mer dit, elle n'est point cachée dans
» mes inaccessibles profondeurs. Elle ne se donne
» pas pour l'or le plus pur, et elle ne s'achète
» point au poids de l'argent. Elle ne peut en-
» trer en comparaison, ni avec les plus écla-
» tantes marchandises des Indes, ni avec les
» pierres précieuses, ni avec l'or et le crystal.
» Ce qu'il y a de plus brillant dans la nature
» ne sera pas même nommé auprès d'elle. D'où
» vient donc la sagesse? et où l'intelligence
» habite-t-elle? elle est cachée aux yeux de
» tous les vivans. Dieu seul connoît la voie
» qui y conduit. Lorsqu'il prescrivoit une loi
» aux pluies, et qu'il marquoit un chemin aux
» foudres et aux tempêtes; c'est alors qu'il l'a
» vue, qu'il l'a découverte, qu'il en a sondé
» la profondeur, et qu'il a appelé toute ame
» vivante à venir puiser dans cette source in-
» tarissable de vie et d'immortalité..... Celui qui
» m'a formé dans le sein de ma mère, a donc
» formé de la même manière les serviteurs et les
» servantes qui me sont soumis. Oui, l'éternel
» nous a tous créés de même, et nous sommes
» du même prix devant lui. Si donc j'ai dé-
» daigné d'entrer en discussion avec mon
» serviteur, lorsqu'il y avoit un différend
» entre lui et moi, ô éternel! vous vous

» leverez pour me juger dans votre justice,
» et que pourrai-je vous répondre ? mais
» pourquoi les méchans sont-ils comblés de
» prospérité et de gloire ? pourquoi sont-ils en-
» vironnés de louanges et de richesses ? ils voient
» leur race fleurir ; ils sont entourés d'une troupe
» d'enfans et de petits enfans ; leurs maisons
» reposent dans une paix profonde, et la verge
» du très-haut ne les frappe jamais. Leurs
» vaches, leurs brebis et leurs chèvres sont fé-
» condes, et elles se déchargent de leurs petits
» sans jamais avorter. On voit sortir en foule
» de leur demeure leurs enfans qui dansent et
» qui jouent ; ils tiennent dans leurs mains des
» tambours et des harpes, et ils se livrent à
» tous les mouvemens d'une joie bruyante et
» folâtre, au son des instrumens, et leurs jours
» coulent dans le sein des plaisirs. Ils vous di-
» sent à vous, seigneur, qui êtes le fort et le
» tout-puissant : retirez-vous de nous ; nous ne
» voulons point connoître vos voies. Qui est
» le tout-puissant pour nous obliger à l'adorer ?
et quel bien nous reviendra-t-il quand nous
» l'aurons invoqué ? Loin de moi, cependant,
» les pensées de ces pervers ; car vous estimez
» plus qu'eux, seigneur, l'innocent et le pauvre,
» et les biens dont ils jouissent ne sont pas en

» leur puissance. Nous verrons leur lumière
» s'éteindre tout d'un coup, et un déluge de
» maux fondre sur leurs têtes insolentes et su-
» perbes. Ils deviendront comme la paille que
» le vent dissipe, et comme la poussière qui
» est enlevée par un tourbillon.... Tel homme
» meurt étant robuste, sain, riche et heureux.
» Un autre meurt dans l'amertume de son ame,
» dans les angoisses de la pauvreté, et sans
» laisser aucun bien aux enfans éplorés qui le
» soutiennent dans la défaillance de son trépas.
» Et néanmoins ils dormiront tous deux égale-
» ment dans la poussière du tombeau; mais le
» méchant sera malheureux; car la paix et le
» bonheur ne peuvent appartenir à celui qui a
» méconnu son frère dans sa disette, et qui a
» résisté à l'éternel »....

Croyez-vous, mes frères, que l'ame de *Job*, appliquée à ces grandes pensées, n'étoit pas plus profondément et plus délicieusement enivrée de sa grandeur, de ses espérances et de son immortalité, que si elle n'eût jamais ressenti les coups de l'adversité et de l'humiliation? Dans les jours de sa gloire et de son abondance, *Job* avoit été religieux et sage; mais il n'avoit pas encore été véritablement grand. Lorsqu'une catastrophe inattendue vient soudain changer la destinée d'une ame forte et courageuse, et

que le renversement de tous les appuis d'une grandeur chimérique vient la faire ressouvenir de son unité avec les plus obscures victimes de la misère, son premier mouvement est de s'élancer dans la sphère de l'infini, comme pour y puiser la compensation du décroissement que l'instabilité des destinées humaines a fait subir à son être. Il s'efforce de préexister, pour ainsi dire, à lui-même, de remonter vers son néant, pour mieux sentir tout ce qu'il possède encore d'existence et de vie, et pour s'accoutumer à attacher un grand prix à l'avantage d'être encore autant que le reste des hommes. *Job* s'élève à cette hauteur de raison et de sagesse; et en contemplant les antiques préparatifs de la création, il croit entendre la voix du très-haut qui lui dit :

« Où étois-tu, quand je jettois es fondemens » du globe de la terre? Dis-le moi si tu le sais; » où étois-tu, lorsque les astres du matin ra- » contoient tous ensemble ma gloire et ma » puissance, et que tous les enfans du seigneur » tressailloient d'allégresse autour de l'ouvrage » de mes mains? Qui a construit des digues à » la mer, pour la contenir dans ses limites? » Étois-tu là, quand je l'ai resserrée dans les » bornes que je lui avois marquées, et quand je

» lui dis : tu viendras jusqu'ici, et tu briseras
» là tes flots orgueilleux ? Et depuis que tu es
» au monde, est-ce toi qui remontes à des heures
» réglées, cette grande machine, afin qu'elle ne
» s'arrête jamais ? Est-ce toi qui donnes des
» ordres à l'étoile du matin, et qui montres
» tous les jours à l'aurore le lieu où elle doit
» naître et la route qu'elle doit tracer au soleil ?
» Est-ce toi qui, tenant dans tes mains les deux
» pôles de la terre, l'ébranles à ton gré pour épou-
» vanter ou exterminer les méchans. As-tu jamais
» pénétré dans les ténébreuses immensités de
» l'océan pour en dénombrer tous les habitans ?
» As-tu marché dans ses profonds abîmes, pour
» en contempler toutes les productions et toutes
» les richesses ? Es-tu jamais descendu dans le
» terrible empire de la mort ? Les as-tu vues, ces
» portes noires et lugubres ? Réponds-moi sur
» toutes ces choses, si tu le peux ». *Job* s'écrie :
« Que puis-je dire, Grand Dieu ? Je sais que
» vous seul connoissez vos voies ; que vous
» seul possédez l'empire et la puissance, que
» vous êtes juste dans tous vos desseins, que
» vous vengerez la cause des petits, des hum-
» bles et des pauvres, et que vous plongerez
» dans un abîme d'humiliations, les hommes or-
» gueilleux qui les auront affligés et opprimés ».

Personne, mes frères, dans ces jours de vicissitudes publiques, n'a vu sa destinée subir les épreuves violentes qui fondirent tout à coup, comme un fleuve de calamités et d'amertumes, sur la tête de ce fidèle et courageux patriarche. En cessant d'être au-dessus des autres hommes devant la loi, les nobles et les grands de cet empire essuient-ils une perte dont on ne puisse les consoler, qu'en leur montrant cette grande force dont la religion nous arme contre les grands malheurs? Leur vrai malheur, c'est de rester dans les liens de leurs préjugés; tandis que le peuple se trouve délivré des liens de sa servitude : c'est qu'accoutumés à vivre sans penser, à voir sans sentir, à professer une religion sans l'observer et sans la connoître, le sentiment de cette privation ne se trouve contrebalancé dans leur ame, ni par les considérations de la raison, ni par les retours de la nature, ni par le mouvement de la foi.

Car la raison dit à l'homme sage : tu cesserois d'être homme, si tu pouvois jamais regarder ton frère d'un point d'élévation où tu serois moins près de terre que lui. Plus haut qu'où il est, ce n'est plus la zone marquée pour la demeure de l'espèce humaine. En t'exhaussant, tu te dénatures; et ton effort de monter, est un renoncement à ton essence. Mortel! ne t'éloigne pas

si fort de ton tombeau. Tu seras assez effrayé de descendre de la surface de la terre dans son sein, sans te réserver d'y être précipité de plus loin, et de dévorer l'horreur d'une chûte plus saisissante et plus brusque.

La nature dit à l'homme sensible : ne méprise point ton sang ; et pense que ce qui est humain fait partie de toi même. C'est la chair de ta chair, et l'os de tes os. Pourquoi répugnerois-tu à estimer et à chérir, dans le plus humble et le plus malheureux des hommes, l'image de ce que tu es, ou plutôt, la répétition de ta propre substance ? Si tu rénies ton égalité avec les autres hommes, tu es donc moins qu'un homme ; car tout ce que tu ressens en toi, te répond que tu n'es ni un ange, ni un dieu. Il est vrai que le citoyen infortuné, en regardant, du fond de dé son obscur asile, l'éclat de ton opulence et la grandeur de l'édifice que tu habites ; lorsqu'il sent, sur-tout, trembler son triste attelier, ébranlé par le mouvement fastueux et rapide du char doré qui te transporte, et qu'il te regarde au milieu de l'imposant appareil qui t'environne, est bien éloigné de se douter que tu es moins sage et plus malheureux que lui. Mais tu sais dans ton ame, combien tu es au-dessous de la raison et de la sagesse, et que tu ne connus jamais

d'autre bonheur que celui qui consiste à ne jamais penser, et à se fuir soi-même. Tu sais bien que dépourvu de toute énergie et de toutes ressources du côté de toi-même, il te faut du bruit et des mouvemens extravagans. Que signifie cette habitude de te passionner dans tout ce que tu fais, et de ne savoir jamais t'arrêter? On diroit que par-tout tu voudrois tout avoir et tout dévorer; et il n'est pas jusqu'à ton repos et ton silence, qui ne se ressente de l'inquiétude qui consume ton cœur. Dans tes cercles, tu t'enveloppes dans un flux et reflux de paroles précipitées qui ne servent qu'à accabler les autres de l'ennui dont tu veux te délivrer, et où l'on n'entrevoit aucune trace de jugement. L'homme sensé qui t'écoute, aspire après le moment qui doit l'affranchir de la nécessité de te supporter et de te plaindre. Dans tes festins, tout y est confus, bruyant et outré : il y faut une joie folle et tumulteuse, des discours insensés et toute l'irrégularité des éclats dont l'extrême pauvreté d'ame s'est de tout tems efforcée de se faire un rempart contre la vue et la honte d'elle-même. Tu ne t'apperçois même pas de l'état de dégradation extrême où ta raison et ton cœur sont tombés : tu juges de tout sans aucun discernement, tu ne prévois rien, tu ne réfléchis sur rien;

et tu es le martyr éternel d'une inconstance que rien ne peut fixer. Le repos et l'action te sont également pénibles. Tu es embarrassé de tous les instans qui composent ta durée; et toute ton existence s'évanouit et s'abîme dans un déluge de projets chimériques, d'espérances ridicules. Ta vie publique n'est qu'une étude de folies et de puérilités, qu'un rôle pénible d'ostentation et d'orgueil, que le soin turbulent de promener sous une forme éblouissante, la plus profonde nullité. Et ta vie privée ne se passe-t-elle pas toute entière dans les convulsions du dépit, dans les ténèbres d'une mélancolie dure et querelleuse, dans les agitations d'une impatience impérieuse et brutale, dans l'aigreur d'une humeur chagrine et bizarre qui rend ton approche redoutable aux serviteurs condamnés à dévorer tous les jours les éruptions du venin qui te ronge le cœur? de sorte que tu es à la fois le scandale et le supplice de tout ce qui habite ta maison...... Grand Dieu! et ce sont là les hommes qui se croient humiliés, avilis, dégradés, s'il faut que dans la représentation sociale, ils voient s'asseoir à côté d'eux ces hommes si laborrieux, si sensés, si incorruptibles qui donnent seuls la vie à tout l'empire? Ce sont là les hommes qui voudroient seuls balancer la destinée de l'état, se placer à

la tête de tous les emplois, embrasser toutes les perties de l'administration publique, et relever toutes ces barrières monstreuses qui interdisoient au peuple le soin de surveiller son régime, et de conduire sa propre destinée.

Mais revenons à nos principes religieux; car, mes frères, il ne s'agit pas de vous convaincre et de vous prouver que tous les hommes sont égaux, et qu'une loi juste ne peut apporter des différences où la nature a établi l'unité. Mais il s'agit de faire revivre en nous l'esprit d'égalité, par la considération de la grande sanction dont la religion a consacré la consanguinité et la fraternité de tout ce qui est sorti de la tige *d'Adam.*

Pourquoi cet esprit d'égalité et de fraternité ne s'est-il jamais altéré dans l'ame des enfans d'Israël, dans le tems même où toutes les nations qui les environnoient supportoient le joug des inégalités sociales, et se trouvoient soumises à des gouvernemens où le rang, la naissance et les richesses décidoient du prix des hommes? Sans doute, l'honneur commun à tout le peuple, d'être descendu d'*Abraham*, a puissamment concouru à les garantir des abus et des injustices qui avoient corrompu le régime des nations païennes. Mais cette unité de descendance, et cette parenté de

toute la nation se fût bientôt effacée, si un principe plus victorieux des passions qui détruisent tout, n'eût maintenu au milieu des enfans d'*Abraham* cette fraternité touchante qui les rendit si admirables aux yeux des étrangers. Ce principe, c'est qu'eux seuls possédoient et observoient la vraie religion, que leurs sentimens religieux étoient par conséquent plus éclairés, plus profonds, plus vifs et plus purs; que leur croyance étoit plus ferme, plus distincte et plus approfondie. Ils ne connoissoient point d'autre grandeur que celle qui consiste à adorer l'Eternel, à servir ses semblables, et à cultiver son champ. Fidèles à une religion qui les maintenoit dans la simplicité et la sobriété de la nature, ils ne voyoient dans tout Israël qu'une classe d'hommes aussi indivisible que Dieu et la loi. Ils étoient trop heureux de leur candeur et de leur innocence, pour éprouver le pénible besoin de se heurter, de se supplanter et de s'élever au-dessus les uns des autres. Delà cette douce et uniforme sérénité, ces chants d'allégresse, ces innocens festins préparés au fond des champs, où les fils ingénus des patriarches, confondus avec leurs serviteurs, bénissoient, au son de leurs instrumens rustiques, le *Dieu qui donne la vie à toutes ses créatures, et qui prépare la nourriture*

aux petits des corbeaux qui l'invoquent. De là cette tendre bienveillance, ce généreux désintéressement, cette bienfaisance attentive et délicate qui se communique à tout ce qui l'approche, et dont l'histoire de l'ancien peuple de Dieu nous fournit de si touchans exemples. Je céderai, mes frères, au charme de reproduire sous vos yeux, l'une de ces scènes patriarchales où se manifeste toute la douceur de la religion, et tout le pathétique de l'humanité.

Booz entrant dans son champ, aborde ses moissonneurs, et leur dit : « que Dieu soit » avec vous, mes enfans » ; et ils répondirent : « que le Dieu du ciel vous comble de ses » bénédictions ». En même tems, poursuit l'écrivain sacré, il apperçoit une femme étrangère qui glanoit dans ses moissons ; et ayant appris de ses serviteurs qu'elle étoit venue du pays des Moabites avec Noëmi sa belle-mère, il s'aproche d'elle, et lui dit : « écoutez-» moi, ma chère fille ; ne vous mettez point » en peine pour chercher d'autres champs où » vous puissiez aller glaner, restez dans les » miens, et joignez-vous à mes enfans. Je veux » que vous partagiez ici leurs repas, et que » vous vous désaltériez de la même boisson.... » On m'a raconté comment vous vous êtes

» conduite envers Noëmi, après la mort de
» son fils dont vous étiez l'épouse, et com-
» ment vous avez quitté vos proches et le
» lieu de votre naissance, pour la suivre chez
» un peuple qui vous étoit inconnu. Que le
» Seigneur bénisse tous vos grands sacrifices ;
» et puissiez-vous recevoir une pleine récom-
» pense du Seigneur-Dieu d'Israël, vers qui
» vous vous êtes réfugiée, et qui vous a si
» paternellement recueillie sous ses aîles » !
Ensuite il dit à part à ses moissonneurs :
» Gardez-vous de dire à cette jeune étrangère,
» quelque parole qui puisse l'affliger ou lui
» causer de la honte. Qu'elle ne se doute pas
» seulement que vous vous appercevez qu'elle
» suit la trace de vos travaux ; et même vous
» détacherez à dessein des épics de vos gerbes,
» afin qu'elle les ramasse sans rougir. . . . . »
Quelle image, mes frères ! et où trouver des traits de délicatesse et de sentiment qui approchent de ce que vous venez d'entendre ?

O douce religion de nos pères ! ce n'est qu'en vous que l'homme retrouve sa nature et son cœur. C'est vous qui nous rétablissez dans cette unité fraternelle qui réveille notre sensiblité, et qui nous rend bons, obligeans, désintéressés et généreux. Tout ce qui détruit dans

nos ames le sentiment de l'égalité, y étouffe en même tems toute bienveillance. Rien n'est si froid, si dur, si indifférent à tout bien, que celui qui s'est accoutumé à regarder les larmes et les haillons de l'infortune, comme une empreinte d'existence étrangère et vile....

Mais le plus profond et le plus divin de tous les caractères qui distinguent la religion chrétienne, c'est de nous montrer, dans la divinité, une tendance si prodigieuse et si forte vers l'unité et l'égalité, qu'elle a cherché, dans les inépuisables ressources de sa puisance et de sa sagesse, un moyen pour entrer elle-même dans cette unité, et pour appartenir, dans le sens le plus rigoureux et le plus vrai, à l'espèce humaine.... Ici, mes frères, un nouvel et sublime ordre d'idées vient élever mon ame, et lui dévoiler les premiers élémens du système de l'Eternel, touchant le monde et les hommes.... Ici mon intelligence est frappée de l'harmonie et de la majesté du concert qui réunit en une économie stable et indivisible, la sphère des choses humaines, et l'orbite de l'infini.... Ecoutez, ô hommes! et entrevoyez au moins ce fil si caché et si enfoncé, qui joint ensemble les vérités les plus mystérieuses de votre croyance, avec les principes les plus connus de votre raison.

Lorsqu'il n'y avoit point encore d'univers, et avant que le souffle du Très-Haut ne se portât sur la nuit du néant, les révolutions des siècles, la rotation des mondes, la succession des générations, les vissicitudes des évènemens s'exécutoient dans les profondeurs de l'intelligence divine; c'est-à-dire que tout ce qui s'est passé dans l'immensité de l'univers depuis sa création, étoit vu de Dieu aussi pleinement et aussi distinctement, que si tout se fût accompli réellement au dehors de Dieu; et qu'ainsi, de toute éternité, il a regardé notre monde remplissant des milliars de millions de fois la destinée et la durée qu'il a remplie depuis qu'il es devenu un ordre existant au dehors de l'infini.

Remarquez maintenant que le verbe est l'*expression* essentielle, subsistante et éternelle de ce que Dieu, et de tout ce qui réside en dedans de Dieu. Il est donc l'expression éternelle de toute idée divine. Ainsi il est, par son caractère propre et intime, la représentation éternelle, le type naturel du systême de la création. Remarquez encore que je ne fais ici que donner la forme de la philosophie humaine, au langage plus mystérieux et plus

profond

profond de nos écritures sacrées. Car, ce regard de l'Eternel, devant qui notre univers se montroit avec tous ses mouvemens et tous ses phénomènes, si long-tems avant qu'il ne fût fait, c'est ce que les écrivains de la religion ont appelé *la préparation des tems ;* et ce rapport que nous venons d'indiquer entre le verbe et la création, se trouve annoncé dans les livres saints, comme une circonstance centrale qui nous éclaire sur la totalité du plan de Dieu dans la formation et la conduite de l'univers. Voyez comme dans les oracles de Salomon, le verbe, sous le nom de *la sagesse du Très-Haut* intervient dans tous les augustes préparatifs de la fondation du monde. Il s'y montre comme l'organe naturel de la création, et comme la *voix* de ce grand Dieu, qui s'apprête à sortir de l'éternité de son silence et à s'*exprimer* hors de sa splendeur. *Lorsque l'Eternel préparoit les cieux, j'assistois à l'ordonnance de ses plans, et je disposois tout avec lui, me joüant devant lui, me jouant sur l'espace où il devoit jeter le globe de la terre.* O mes frères ! agrandissons nos puissances, pour leur faire embrasser l'immensité et l'abondance du sens qui est caché sous ces paroles.

Le système de la création, envisagé comme

une *idée divine*, est donc inséparable du verbe qui seul *exprime* ou *prononce* cette idée. Ainsi le monde, considéré comme conçu dans l'intelligence de Dieu, est naturellement uni à l'infini.

Or, mes frères, le mouvement par lequel la force divine exécute dans le tems l'*idée* éternelle de la création, tend à exécuter cette idée selon ce qu'elle est en Dieu, et selon le caractère que lui donne son rapport avec le verbe. La tendance et le vœu de l'action divine qui crée, est donc de mettre l'infini dans la création. Car, si l'infini n'est pas dans l'univers, l'action divine se trouve arrêtée dans son effort pour atteindre son but, et l'effet de cette grande action trompe le vœu de la force infinie qui appeloit le monde à montrer en *existence*, ce qu'il étoit en *représentation*. Cette action seroit imparfaite, elle ne seroit pas divine....

Et voilà dans quel esprit et dans quel ordre de principes, le plus énergique des apôtres nous tient ce langage si remarquable, et qui est une clef si précieuse pour l'intelligence de toutes les profondeurs divines : « c'est dans le Christ, » dit-il, qui est l'image du Dieu invisible, et » le premier né de toute créature, que tout a » été fait dans le ciel et sur la terre, tant les

» choses visibles que les invisibles ; soit les » trônes, soit les dominations, soit les prin» cipautés, soit les puissances, tout a été créé » par lui et pour lui ; et il est avant tous les » hommes, et toutes choses se réunissent et se » concentrent en lui, étant le principe et le lien » de tout ce qui subsiste ; et tenant par-tout » le sceptre de la suprême autorité, parce qu'il » a plû à l'Eternel de faire habiter en lui la » plénitude et la consommation de toutes » choses ».

Ce discours, mes frères, qui renferme des choses si riches et si glorieuses pour l'homme, nous fait entendre sur-tout une vérité bien digne d'être méditée avec recueillement. C'est que le principe de l'excellence et de l'égalité de tout le genre hnmain, ne consiste pas seulement en ce que nous avons tous reçu des facultés semblables aux attribus divins; mais principalement en ce que nous avons été créés sur le modèle du *Christ* de Dieu, préordonné de toute éternité, à être le *cœur*, le centre et le soutien de toute la création; car ce n'est pas sur nous que Dieu a pris et déterminé la forme dont son *Christ* seroit revêtu lorsqu'il paroîtroit au milieu de l'univers; mais c'est sur l'image préconçue de son *Christ* qu'il a réglé la nature et la forme de l'espèce

humaine, parce que le *Christ* est voulu directement et avant toutes choses dans la création, et que c'est en lui que tout se renferme et se rassemble comme au foyer de l'univers. Ainsi le premier homme, et tous ceux de ses descendans, qui ont précédé le jour du *verbe fait chair*, étoient comme les figures et les ébauches de ce *premier né de toutes créatures*, les précurseurs de l'*homme parfait*, et comme les *épreuves* de la manifestation du *fils-unique du père* dans les limites des tems. Notre corps, notre forme et nos organes ; notre ame, notre *pensée*, notre *vouloir*, sont la *copie* d'une nature conçue pour le verbe, avant la préparation d'aucun autre ouvrage ; en sorte que chaque homme est un *christ* incomplet, mais destiné à s'achever sur le *Chtist-modèle*, qui est le lien, le chef et la totalité du genre humain.... O homme ! quelle est donc ta grandeur ! et quelles grandes pensées doit t'inspirer la vue de toi-même, et la rencontre de ton semblable !

Tout se concentre dans le Christ. Que ce mot est plein et sublime! N'est-ce pas là réduire à un prononcé rapide et plein d'énergie, tout ce que les esprits les plus vastes, tout ce que la philosophie la plus profonde pouvoient recueillir et rassembler de principes et de raisonnemens,

pour s'expliquer le plan de la sagesse infinie ; et pour découvrir la véritable origine et toute la correspondance des œuvres de sa puissance ? Voilà donc que tout se tient et s'accorde dans le *règne divin* et dans le cercle des tems ; voilà l'infini dans la création ; voilà que tout le corps du genre humain ne fait plus, avec le verbe du Très-Haut, qu'un seul *Christ*, un seul *Saint de Dieu*; et l'économie séculaire se confond et s'abyme dans celle de l'éternité.

Par l'accomplissement de ce dessein si profond et si inconcevable, le verbe divin est donc devenu partie de l'espèce humaine ; et un Dieu est de notre nature et de notre sang. Et c'est ce rapport si inéffable et si intime, mes frères, qui fait communiquer l'homme à l'excellence divine ; car dès qu'il subsiste une *concorporalité* réelle entre un Dieu et les hommes, c'est une nécessité que ce Dieu fasse refluer sur tout ce qui est de son espèce et de sa nature, cette lumière éternelle, cet esprit de vie, cette pure vérité, cette énergie et cette force dont il est la source et la plénitude, et qu'il approprie à l'*os de ses os*, à tout ce qui lui présente l'empreinte de sa ressemblance, sa participation à la grande splendeur où il vivoit avant la fondation des tems. Ce qui n'est purement que Dieu, n'a pas

un intérêt de nature et de cœur à faire passer dans des substances créées, sa force de penser, d'exister et de durer ; mais si ce qui est Dieu est aussi un homme, notre participation à son *être* est nécessaire ; il faut qu'il se répande et qu'il verse, pour ainsi dire, sa substance, sur tout ce qui est humain. *Je suis homme*, a dit un poëte, *et rien de ce qui appartient à la nature humaine ne me peut être étranger ;* ce mot si touchant et si beau, si nous le mettons dans la bouche du *Christ*, y prend une signification d'une toute autre force et d'une toute autre étendue, que celle qui étoit dans la pensée de l'écrivain qui l'a produit ; car lorsque c'est un Dieu qui dit : *Je suis homme*, cette parole annonce à tout l'univers, que rien de ce qui est *divin* ne sauroit plus être au-dessus de la capacité et de l'espoir de l'homme, et que quelque hardi que soit son effort de se dilater et de se rendre infini, son imagination ne peut jamais lui exagérer la gloire de sa vraie destinée. *Je suis homme*, prononcé par un Dieu, est l'expression efficace et sublime de la divinité de l'homme.

Sentez-vous, mes frères, quel caractère divin l'entrée du verbe dans l'espèce humaine imprime à l'égalité que la nature a établie entre

tous les hommes, et combien l'orgueil qui a introduit les distinctions, les rangs et les privilèges dans nos institutions sociales, est une passion destructive de toutes les bases de la justice et de la religion? Sentez-vous quel désordre c'est aux yeux de la raison, et quel sacrilège c'est aux yeux de la foi, de voir des Empires où la loi admet des exceptions pour une petite portion d'hommes qui n'ont ni une autre origine ni une autre destination que le reste de leurs concitoyens, et où cette loi exerce toute sa force et toutes ses rigueurs sur des têtes que la nature met au niveau des autres, et que la religion rend si souvent plus sacrées et plus augustes! Grands et nobles, qui gémissez de l'anéantissement de vos noms fastueux et de vos droits oppresseurs, ne saurez-vous donc jamais sentir que ceux que vous avez méprisés, que tous ces êtres ingénus, simples et laborieux que vous regardiez de si haut, ont tous essentiellement de commun avec vous, la seule chose par où vous êtes véritablement grands; c'est-à-dire, l'infinité et l'éternité? ... O Hommes! qui que vous soyez, puissans et foibles, riches et pauvres, maîtres et serviteurs, songez que ce n'est pas à une unité de néant et de bassesses, que nous voulons vous rappeler; c'est à une

unité d'excellence, d'indestructibilité, d'immutabilité ; nous voulons vous faire rentrer dans l'esprit d'égalité, non en vous disant que vous n'êtes tous que des insectes sur qui l'Etre-Suprême n'a aucune vue, mais en vous disant que vous êtes tous des substances incorruptibles, appelées à s'incorporer et à se confondre dans les immensités de l'infini.... Pauvres de la terre ! humbles et souffrantes créatures ! portion touchante et respectable de mon sang et de mon ame ! compagnons augustes et chéris de ma plus douce, de mon unique et éternelle espérance, non le Dieu juste qui vous a faits, n'a ni créé ni inspiré les iniques distinctions qui vous ont placés si bas sous les pieds des autres hommes ; mais consolez-vous de l'erreur qui a rétréci ici-bas dans des limites si humiliantes, la majesté de votre nature et la grandeur de votre destinée ; car c'est cette obscurité même qui fera éclater au jour du dénouement de toutes les scènes du monde, votre supériorité sur tout ce qui aura été moins utile, moins vertueux et moins juste que vous.... Tristes et infortunés habitans des champs, regardez ce vaste azur des cieux, ces astres, ces mondes de feu, tous ces monumens si éclatans et si antiques de la grandeur et de la force de votre père immortel,

et songez que vous êtes plus grands que tout ce magnifique appareil; car tous ces globes, tous ces mondes et tous ces profonds espaces, cela périra, et vous demeurerez éternellement.

Ou, pour vous offrir des images plus familières, et d'une moins vaste mesure, voyez ce fragile vermisseau qui se roule si lentement et si péniblement sur la feuille tremblante qui le soutient et qui le nourrit. Quel frappant symbole de la foiblesse et de la mortalité! mais il vous offrira des indices encore plus sensibles de décroissement et de destruction, si vous le suivez dans les changemens auxquels la nature l'assujettit. Car, après avoir ainsi rampé durant un peu de tems, autour de la plante à laquelle il est attaché, il deviendra immobile, s'enveloppera et s'ensevelira dans les ruines de lui-même : il se fera un tombeau de sa propre dépouille; on n'y appercevra plus aucun signe de chaleur et de vie. Ce ne sera plus qu'un peu de boue, qu'on ne soupçonneroit plus capable de recouvrer le mouvement et la vie. Les pluies, les frimats et les neiges de l'hiver sembleront achever l'anéantissement de cette substance si semblable au limon de la terre. Cependant, aussitôt que les premiers rayons d'une saison qui réveille toute la nature,

et qui renouvelle tout sur la face de la terre, seront venus échauffer cette écorce, ce sépulchre depuis si long-tems fermé, vous le verrez s'entrouvrir par mille gradations douces et lentement ménagées. . . . Le voilà ouvert; voilà que tout-à-coup il s'en élance un nouvel être tout radieux, qui va déployer dans la hauteur des airs, les riches couleurs de ses aîles étincelantes.....

Qui peut ici méconnoître la ressemblance frappante qui rapproche le langage de la nature de celui de la religion ? *Saint Paul* fait-il autre chose que traduire dans la langue évangélique, ce que vous venez d'entendre dans celle des bois et les champs, lorsqu'il nous adresse cette instruction si consolante : « ô mes frères ! » je vous révèle un grand mystère ; nous » mourrons, il est vrai ; mais après que nous » aurons été ensevelis durant un peu de tems » dans les entrailles de la terre, nous briserons » tout d'un coup nos tombeaux ; et le genre » humain triomphant de tout le pouvoir des» tructeur de la mort, lui dira : ô mort! où » est maintenant ta victoire ». ? Oui, l'enseignement de l'évangile semble n'avoir d'autre but que de nous expliquer ce que tous les spectacles de la création nous apprenoient avant lui, et de substituer une expression moins figu-

rée et plus distincte, à tous les signes symboliques de notre destinée. Tous les effets de la nature étoient la peinture ébauchée de l'état où la foi a appellé l'homme, et comme les emblêmes antiques et vénérables de sa grandeur et de son éternité. La nature et la foi ne composent qu'un profond systême de philosophie dont la nature humaine est le centre indestructible. Ce que la foi est venue nous révéler à découvert, la nature nous l'avoit enseigné de tout tems, en paraboles; et tout ce que le ciel et la terre renferment, se lie, s'accorde, et se concentre dans l'unité et la vérité de la religion. . . .

Vous donc qui, au fond des campagnes, étiez appelés les *seigneurs* de ce bon peuple qui sillonnoit vos héritages! méditez bien votre croyance; voyez les choses dans la grande lumière de cette religion adorable, qui ne voit qu'un seul homme dans tous les hommes; et apportez avec transport les embrassemens de la fraternité, à ces hommes en qui le hâle de leurs fron s et les rides des longs travaux, ajoutent encore à la majesté de la nature humaine. Célébrez avec eux la fête de l'égalité universelle; invitez les pasteurs des hameaux à relever cette pompe civique de tout l'auguste et solemnel appareil de la religion. Que les échos

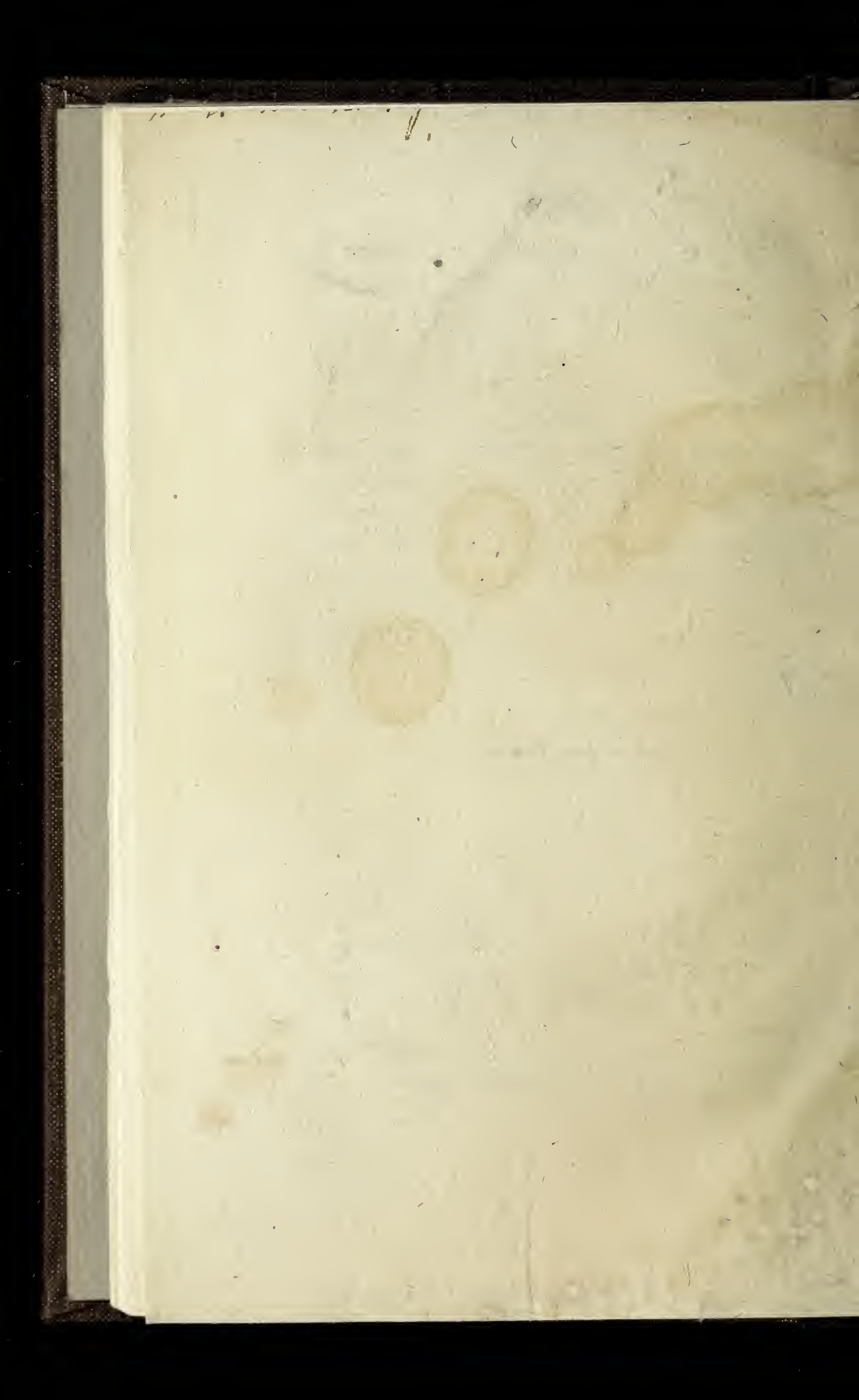
des rochers et des montagnes, en répétant les sons majestueux de l'airain des temples, fassent participer tous les lys des champs et tous les rameaux des bois, à la joie d'une réunion si touchante et si belle. Ah! il y a, dans ce rapprochement des cœurs, et dans cette profession publique de fraternité qui confond dans une seule classe d'hommes, les deux anciennes extrêmités de la domination et de la dépendance, je ne sais quoi de délicieux et de pur, qui n'est bien senti que des ames grandes et délicates. L'orgueil a beau se tourmenter et s'agiter en tout sens, il ne goûtera jamais des plaisirs si vrais et si doux..... Que le nom de *père* et d'*ami* est bien plus honorable que celui de *seigneur* et de *maître* ! dites donc à ces hommes vertueux et naïfs, ce qu'autrefois l'Homme-Dieu disoit à de simples habitans des bourgades de la Judée et de la Galilée : *je ne vous appellerai plus serviteurs, mais vous êtes mes amis.* Maintenez ce pacte d'égalité et d'amitié, par l'assiduité de votre résidence dans vos possessions champêtres ; vous pourrez bientôt juger, par la vérité des douceurs que vous y goûterez, et par la solidité du bien que vous y ferez, du bonheur qui reviendroit au royaume entier, si votre exemple inspiroit

à tous la même conduite. A peine y aurez-vous paru, que votre présence promettra la joie, la félicité et l'abondance, et que tous les cœurs vous rendront une supériorité bien plus flatteuse et plus inébranlable que celle que la loi vous a ôtée. Car, votre seul regard va tout créer, tout renouveler, tout vivifier. On verra de tout côté le tranchant de la charrue fertiliser des terres incultes, et silloner, pour la première fois, ce qui n'avoit jamais produit que des ronces et des pierres. *Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds de celui qui apporte la nouvelle de la paix et du salut!* Par ce discours plein d'énergie et de grandeur, un prophète annonçoit aux enfans d'Abraham le ministère du messie : et le peuple dont vous conduirez et encouragerez les travaux, emprunta à ce langage pour célébrer son bonheur et vos vertus; et lorsqu'ils vous verront parcourir ces arides et incultes côteaux que leur industrieuse activité aura, sous la direction de votre sagesse, changé en des jardins fertiles, ils s'écrieront aussi, en vous contemplant avec une religieuse vénération, et vous montrant du plus loin qu'ils vous appercevront, à leurs épouses et à leurs enfans : *Qu'ils sont beaux, les pieds de celui qui, sur nos montagnes, nous promet*

la prospérité et l'abondance ! . . . Y a-t-il pour un cœur généreux et sensible, des délices comparables à la joie de ne voir autour de soi que des hommes justes, bons et heureux, et de sentir qu'on est seul la cause d'une si pure et si solide félicité ? Donnez donc, ô éternel! votre jugement et votre sagesse à ceux à qui vous donné avez la richesse, et faites-leur sentir qu'aucun homme n'a de prix réel, que celui qu'il tire de son influence sur la destinée de tout ce qui souffre et qui soupire autour de lui. . . .

A PARIS,

Chez LEJAY fils, Imprimeur-Libraire, rue de l'Echelle Saint-Honoré.



N°. I V.

PRONES CIVIQUES,

OU

LE PASTEUR PATRIOTE.

PAR M. l'Abbé LAMOURETTE,

Evêque Métropolitain du Département de Rhône & Loire.

PRONE V.

De l'Impôt.

Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari.
Rendez à César ce qui est à César.
MATTH. XXII.

LA nation Juive, mes Chers Freres, depuis qu'elle se trouvoit la proie de ce vaste & terrible empire des Romains, qui avoit renversé tant de trônes, & englouti tant de principautés & de royaumes, regardoit comme le dernier degré de sa dégradation & de sa honte, la fatalité qui l'avoit soumise à une puissance qui ravageoit tout l'univers, & qui ne cessoit

de joncher en tous lieux la terre des victimes de son glaive implacable ; la loi du tribut, sur-tout, qui lui rappelloit si amérement la perte de sa gloire & de sa liberté, étoit un joug auquel elle ne pouvoit s'accoutumer, & que toutes les impérieuses considérations de son intérêt & de son repos, ne purent jamais lui rendre supportable.

C'est dans ces circonstances que les Pharisiens, ennemis déclarés de la personne de Jesus-Christ, & détracteurs éternels de son enseignement, conçoivent le dessein de lui faire publiquement une question perfide. « Demandons-lui, se dirent-ils, une décision » positive sur la loi de l'impôt. S'il prononce que » cette loi ne peut être imposée aux enfants d'Abraham, » il armera contre lui tous les préposés du fisc, & il » sera poursuivi comme un séditieux qui excite le » peuple à la désobéissance & à la révolte. S'il en» seigne, au contraire, que nous devons le tribut, » il se rendra odieux à ses propres concitoyens, qui » chercheront à le perdre comme un vil flatteur de » la tyrannie romaine, & comme un homme qui dé» grade & qui trahit sa nation. »

On vient donc vers Jesus-Christ, de la part du conseil pharisaïque ; on lui dit : « Maître, nous » savons que vous n'aimez que la vérité, que vous » montrez les voies de Dieu avec sincérité, & que » vous ne craignez pas de déplaire aux hommes puis» sants. Dites-nous donc, nous est-il permis, ou » non, de payer le tribut à César ? » Or, Jesus, dit l'évangéliste, connoissant la malice de ceux qui l'interrogeoient, leur dit : « Pourquoi me tentez» vous, hypocrites ? qu'on me présente une piece de » monnoie romaine. » Et on lui présenta un denier. Et il leur dit : « Quelle est cette figure, & quel est » ce nom que je vois empreints sur ce métal ? » Ils répondirent : « c'est l'image & le nom de César. »

Alors il reprit : « Rendez donc à César ce qui est à » César. »

Qui croiroit, mes freres, en donnant quelque attention à l'examen de ces paroles & au rassemblement des circonstances où elles furent prononcées, qu'on ait pu en abuser pour affermir l'autorité arbitraire, & perpétuer le regne du despotisme ? Car, c'est sur-tout de ce mot si connu, & toujours si mal conçu, que des docteurs imbus des plus superstitieux préjugés, ont prétendu tirer les conséquences les plus contraires aux droits & à la souveraineté des nations, & établir que le ciel a confié aux princes de la terre, la détermination suprême des besoins publics, & la distribution absolue de l'impôt.

Certes, si l'attribution de la souveraine puissance à la personne des rois eût fait réellement partie du *droit divin*, & que c'eût été là un dogme appartenant au dépôt des révélations divines, pensez-vous qu'à une question aussi précise & aussi grave, il n'eût pas fallu, de la part de Jesus-Christ, une réponse bien plus distincte & plus décisive ? Quelque perverse que fût l'intention de ceux qui l'interrogeoient, ne devoit-il pas à la majesté du ministere qu'il exerçoit, d'exposer dans son plus grand jour une vérité qui intéresse tous les hommes, qui fixe le sort des nations, & le régime des Empires ? Remarquez qu'on ne lui demande pas si l'*on doit* payer le tribut à César ; mais s'*il est permis*, si ce n'est pas là une désobéissance à Dieu & à la religion. Quelle occasion de déployer tout son zele contre une question qui eût été un blasphême & une impiété ! & comment auroit-il craint, en foudroyant ce doute sacrilege, d'attirer sur lui la haine des Juifs, lui qui leur a reproché, sans nul ménagement, tant d'autres crimes ; lui qui dévoiloit par-tout leurs plus basses passions ; & qui n'a subi les contradictions, les persé-

cutions & la mort, que pour avoir toujours osé dire la vérité? si les rois sont les maîtres, en vertu de l'institution divine, qu'étoit-il besoin qu'il se fît apporter ce métal, comme pour ne répondre qu'en parabole, & comme pour détourner, par un prononcé vague & symbolique, l'attente de ceux qui l'écoutoient? Croyez-vous que si quelqu'un lui eût demandé *s'il est permis* de rendre à l'Eternel un tribut d'adoration, il se fût borné à une maxime générale d'ordre & d'équité, & qu'il eût répondu : *Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu?* Or, si c'est Dieu qui fait résider sur la tête des princes tous les droits de la souveraineté, leur obéir est un devoir parallele à celui d'adorer la Divinité. Car toutes les obligations qui ont la volonté divine pour base, se confondent en une loi unique & indivisible.

Ainsi, mes freres, la réponse de Jesus-Christ se réduit à enseigner aux Juifs qu'*il leur est permis* de payer le tribut à César; c'est-à-dire, de souffrir l'oppression & de céder à la violence. Il leur fit remarquer l'image & le nom de César, gravés sur la *monnoie du tribut*, non comme un symbole sacré qui leur retraçoit un devoir inviolable, mais comme le signe d'une force à laquelle la sagesse & la nature des circonstances défendoient de résister.

Ceux qui veulent que par ces mots : *rendez à César ce qui est à César*, Jesus-Christ a marqué d'un caractere divin le front des rois, & que toute puissance leur est donnée sur les hommes, sont forcés à un aveu qui anéantit entiérement leur interprétation : c'est que ceux qui ont recueilli immédiatement ces paroles, ne les ont pas entendues selon cette signification : car ils avoient eu dessein de le surprendre & de le dénoncer par ses propres paroles; de l'accuser & de le condamner comme l'ennemi des droits & de la liberté de sa nation, s'il enseignoit

qu'elle devoit le tribut à César. Cependant, au lieu de lui imputer une telle doctrine, & de le conduire devant un tribunal qui avoit tant d'intérêt à le trouver coupable, ceux qui ne l'avoient interrogé que pour le trahir, ne purent l'entendre sans l'admirer, dit l'évangéliste, & se retirerent en silence. *Et audientes mirati sunt ; & relicto eo, abierunt.* Pesez bien cette circonstance, mes freres, & jugez s'il est concevable qu'on ait pu, durant tant de siecles, faire servir au maintien de la puissance absolue des princes, des oracles sacrés qui par-tout déplorent l'asservissement des nations & l'injustice des gouvernements humains.

Ne dites pas que Jesus-Christ, s'il a cru que *César* n'étoit pas la puissance publique, devoit affirmer sans détour que ce n'étoit point à César que le tribut étoit dû, & que ne pouvant pas plus redouter la vengeance romaine que la haine de la synagogue, rien ne suspendoit son devoir d'enseigner la vérité. Car eût-il été digne de sa sagesse d'augmenter les maux de ses concitoyens, en leur révélant plus distinctement l'injustice du régime dans lequel ils se trouvoient enveloppés avec tant d'autres nations, en leur inspirant une fureur impuissante contre les usurpateurs du sceptre de Juda, & en les autorisant à une insurrection qui n'auroit servi qu'à achever la ruine de cette infortunée tribu ? Je vous l'ai dit ailleurs, mes freres, la résistance à l'usurpation, ou à la tyrannie, n'est légitime & juste que lorsqu'elle procede du centre où réside la véritable autorité publique ; c'est-à-dire, du sein des nations mêmes : & elle ne commence d'être sage qu'au point où tout le fracas qu'elle entraîne est un moindre mal public, que le repos honteux de la servitude.

C'est ainsi, mes freres, que si avant le moment où notre nation a enfin opposé par ses représentants la force de sa volonté suprême au débordement de

ce despotisme tranquille qui minoit sourdement tous les fondements de ce grand empire, quelqu'un vous eût dit : *vous ne devez pas l'impôt à ceux qui vous le demandent*, il n'eût fait que publier une vérité fondée sur vos droits les plus sacrés & les plus imprescriptibles. Cependant il eût parlé témérairement & sans sagesse, parce que la raison veut qu'on n'excite jamais les hommes à une résistance illégale, & qu'on supporte avec patience un joug qu'on ne peut secouer avec sûreté. C'est pour consacrer cette maxime irréfragable de prudence, que Jesus-Christ a dit : *Bienheureux ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils seront appellés enfants de Dieu* !

Je sais, mes freres, que les défenseurs de l'ancien régime & des anciens abus, ont de tristes & tragiques tableaux à opposer à l'utilité & à la sagesse d'une révolution qui n'a pu s'effectuer sans entraîner de grands crimes, & que ceux, sur-tout, qui s'appuient de la religion pour combattre votre constitution, semblent trouver, dans l'énumération des iniquités & des forfaits qui en ont environné le berceau, un moyen victorieux pour établir que le plus asservissant despotisme lui étoit préférable. Hélas ! sans doute c'est une fatalité désolante que les empires ne se puissent régénérer qu'au milieu des pleurs & du sang des hommes. Mais puisque c'est la religion qu'on invoque ici contre une institution dont la naissance a été funeste au repos, aux propriétés ou à la vie de quelques citoyens, qu'il nous soit permis de demander à ces hommes pieux qui voudroient que jusqu'à la fin des siecles l'univers se tût devant les tyrans, pourquoi Dieu, qui est le pere de tous les hommes & le chef immortel de la grande société du genre humain, n'a affranchi son peuple des fers de l'Egypte qu'au milieu des innombrables victimes dont un glaive exterminateur & insatiable avoit couvert tout l'Empire des Pharaon? Pourquoi a-t-il fallu, pour qu'Israël sortît

de l'oppreſſion, que des milliers d'hommes, qu'une armée toute entiere fût enſevelie en un clin-d'œil dans le ſein de l'abyme ? Pourquoi, dans le déſert, tant de proſcriptions, tant d'hommes frappés de mort, tant de ſcenes terribles & ſanglantes ? Pourquoi le peuple de Dieu ne peut-il arriver à ſa terre que l'Eternel lui a deſtinée, ſans foudroyer tant de remparts, ſans renverſer tant de villes, & ſans faire ruiſſeler tant de ſang ? Pourquoi enfin a-t-il fallu qu'il ne pût s'établir dans Canaan ſans égorger tant de rois & ſans réduire tant de cités en cendres ? Quand on a fait ces queſtions à ces docteurs mélancoliques qui font partout ſervir la religion à la ruine de la raiſon, & quand les philoſophes leur objectent que l'hiſtoire du peuple hébreu eſt une hiſtoire de ſang, ils répondent que Dieu eſt le maître ; comme ſi ſa ſageſſe n'eût préſidé qu'aux événements de l'inſtitution moſaïque, & que toute l'hiſtoire de l'univers ne fût pas le réſultat des profondes combinaiſons de ſon conſeil éternel ! Hommes inconſéquents ! des millions d'hommes maſſacrés, des royaumes entiers ravagés, le fer & la combuſtion portés dans le ſein de nations paiſibles, pour qu'un peuple revenu du lieu de ſon eſclavage s'établiſſe dans un pays qu'il n'avoit jamais vu ; tout cela vous paroît juſtifié par l'influence de la volonté divine ſur les deſtins d'Iſraël ; & vous ne voulez pas que ce grand Dieu intervienne auſſi dans les viſſicitudes qui changent le ſort des autres Empires, & que ce ſoit ſous la direction de ſon impénétrable ſageſſe, que les vertus & les crimes de vos concitoyens aient produit cette révolution qui paroît ſi humaine & ſi douce, lorſqu'on la compare à toutes celles où vous ne trouvez qu'à admirer & qu'à adorer ? Diſons ici, mes freres, une vérité qui, pour être déplorable, n'en eſt pas moins profondément ſentie de tous ceux qui ſavent enviſager les mouvements de l'énergie humaine, du dehors de la ſphere où ils s'exé-

tent. C'eſt que de grands déſordres ne ſont pas toujours des malheurs ; c'eſt que ſous la conduite d'une ſageſſe infinie, les grandes paſſions & les grandes vertus ſe coordonnent pour produire le même effet & faire renaître l'ordre. Les écrivains ſacrés, loin de réprouver cette penſée, nous enſeignent en mille circonſtances, qu'il n'eſt pas juſqu'à la méchanceté des hommes les plus corrompus, qui ne devienne, ſous la main de Dieu, un inſtrument de ſalut public, & qu'il peut être utile à tous que quelques hommes ſoient coupables. Après cela, pourroit-il y avoir une hardieſſe répréhenſible, à dire qu'il y a, en effet, un point dans la décadence des Empires, où la raiſon & la juſtice ne ſauroient plus rien redreſſer qu'au milieu des grandes terreurs, & où l'amour légitime de la liberté ſe trouve preſque réduit à allouer les éruptions de la licence & de la férocité ?

Mais pour vous faire entrer, mes freres, dans des conſidérations plus directes à mon deſſein de vous éclairer ſur l'impoſition publique, & ſur les principes qui doivent en rendre la détermination ſacrée & inviolable pour tout vrai citoyen, appliquez-vous à ſuivre l'enchaînement des vérités élémentaires que je vais expoſer, & qui ſont la baſe de toutes les aſſociations humaines.

Premiere vérité. La nature n'a établi ni diſproportion, ni diſſemblance entre les hommes : nous l'avons vu dans un autre diſcours. Le plus puiſſant & le plus célebre des rois de Juda diſoit, lorſqu'il étoit au plus haut point de ſa force & de ſa magnificence : « Je ne » ſuis qu'un homme mortel, ſemblable à tous les au» tres, ſorti de la race de celui qui le premier fut formé » d'un limon fragile. J'ai reſpiré le même air, & je ſuis » tombé ſur la même terre que les autres. Je me ſuis » d'abord exprimé, comme eux, par des rugiſſements & » par des pleurs. Comme eux, j'ai été enveloppé de

» langes, & j'ai coûté de grands soins à ceux qui m'ont » élevé. Car il n'est point de roi qui soit né d'une autre » maniere. Il n'y a pour tous, qu'une voie pour entrer » dans la vie, & qu'une voie pour en sortir. »

Seconde vérité. Acquérir l'ampleur, la solidité, la stabilité & le repos de l'existence, voilà le caractere intime & radical de la constitution humaine. Tout ce qui *est* veut *être* davantage. Tout veut se fortifier, se fixer, s'étendre & durer. C'est enfin vers un état parfait que s'élance toute nature sensible. C'est là le foyer de toutes nos passions, & le premier ressort de notre activité.

Troisieme vérité. Cet effort d'assurer & d'étendre notre existence, cette ardeur d'*être* & d'*avoir* qui rend notre nature si sublime & notre vie si laborieuse, est le premier germe de notre sociabilité. En effet, l'homme ne se sentant pas pourvu, au fond de lui-même, d'un principe d'*existence* proportionné à son vœu d'*exister*, & n'y découvrant, au contraire, que des symptomes désolants de foiblesse, d'instabilité, de décroissement & de destruction, son premier mouvement, après qu'il a connu ces tristes indices de diminution & de mort, est de sortir de lui-même pour s'en distraire, de regarder autour de lui, comme pour se prendre à quelque chose de moins fugitif, & s'incorporer à ce qui a plus de consistance & plus de vie que lui. Si donc il voit à ses côtés des objets de son espece & de sa forme, il commence dès-lors à soupçonner la possibilité de se les coordonner, d'entrer avec eux en communication d'existence, de multiplier les appuis de la sienne & de la rendre plus inébranlable. Il se double, pour ainsi dire, autant de fois lui-même, qu'il rencontre son image. De là une inclination sourde à s'approcher des autres hommes, à tenter avec eux l'unité de force, à se les ajouter comme autant de portions de sa substance, afin de se sentir plus vivant, plus existant, & d'appro-

cher du plus près possible de l'état indestructible & parfait.

Quatrieme vérité. Cet intérêt d'exister, d'être fort & durable, change de face lorsque l'homme est en société, quoiqu'il ne change pas de nature. C'est-à-dire que l'homme social n'étant plus un *tout* par lui-même, & n'ayant plus d'autre valeur que celle que lui donnent son unité & ses rapports avec le corps social, c'est vers ce corps qu'il doit diriger tout son effort d'acquérir l'étendue, l'énergie & la perfection de l'*être :* c'est-à-dire que son existence personnelle se trouvant transportée dans l'unité commune, il ne peut plus se faire le centre de ses mouvements & de son activité, & que toute sa sensibilité se doit aussi transporter dans ce *tout*, où réside sa force & sa vie.—J'ai dit, mes freres, que l'intérêt particulier changeoit de face, *sans changer de nature ;* ce qui signifie que c'est encore votre intérêt privé, qui vous commande de lui préférer l'intérêt public. Ainsi l'obligation de sacrifier à la société votre fortune & votre vie, n'est pas seulement fondée sur cette maxime d'équité, qui veut que vous vous immoliez pour ceux qui se sont aussi engagés à s'immoler pour vous; mais c'est sur-tout parce que votre intérêt privé a demandé que la société fût établie sur cette base, & sur cette condition inviolable, que le salut public seroit tout, & que chacun seroit prêt à tout perdre pour tout sauver. Cette doctrine se peut rendre sensible par une comparaison. Votre intérêt personnel exige de vous que vous veilliez à la conservation de votre main. Mais si votre main renferme un principe de contagion qui menace tout votre corps, votre intérêt personnel change de face : il faut que vous consentiez à laisser porter le fer & le feu sur ce membre qui va tout corrompre. Voilà l'emblême de la convention sociale. . . .

Cinquieme vérité. Il réside donc dans le sein de la

ſociété, une force totale compoſée des *forces* particulieres des membres qui la compoſent. C'eſt cette force qui conſtitue la *puiſſance publique* & la *ſouveraineté.*

Sixieme vérité. La puiſſance publique, ou la ſouveraineté, conſidérée ſelon la maniere dont elle s'exerce, s'appelle *régime* ou *gouvernement.* Ainſi un gouvernement *monarchique* n'eſt pas celui où la ſouveraineté réſide dans un ſeul homme, mais où le ſoin de faire exécuter la volonté du *ſouverain*, qui eſt la ſociété, eſt confié à un ſeul homme. Car les diverſes manieres dont les peuples ſont gouvernés, ne peuvent rien changer à la nature des choſes; & il eſt de l'eſſence de l'aſſociation que *l'autorité ſuprême* ne ſoit autre choſe que la *force ſociale* conſidérée comme le reſſort de l'harmonie publique. Qui ne croiroit, mes freres, pour le remarquer ici en paſſant, qui ne croiroit que *Moïſe* a voulu conſacrer tous ces principes, & les fortifier de toute l'autorité de Dieu; lorſque, ſur le point de deſcendre au tombeau, il donne les dernieres inſtructions à un peuple qu'il ne peut conduire juſque dans la terre promiſe, & lorſqu'on le voit inſiſter ſans ceſſe ſur les idées les plus propres à lui rappeller que c'eſt lui qui eſt le vrai *ſouverain*, & que ce ſera à lui à former ſon régime, & à régler ſes propres deſtins dans *Canaan!* Remarquez bien, ſur-tout, ces dernieres paroles: « Si » lorſque vous ſerez entrés, dans la terre promiſe, vous » vous déterminez à vous donner un roi, ayez ſoin, » lorſque vous l'aurez établi, qu'il n'amaſſe pas un grand » nombre de chevaux, & ne ſouffrez pas qu'il ait une » multitude de femmes qui ſe rendent maîtreſſes de » ſon eſprit, ni une quantité immenſe d'or & d'ar- » gent. Dès qu'il aura été élevé ſur le trône, faites » tranſcrire pour lui le livre de la loi; qu'il l'ait tou- » jours avec lui, & qu'il le liſe tous les jours de ſa » vie. Prenez garde qu'il ne s'éleve point d'orgueil au- » deſſus de ſes FRERES, & qu'il ne ſe détourne ni à

» droite, ni à gauche, AFIN QUE LUI ET SES DES-
» CENDANTS REGNENT LONG-TEMPS SUR ISRAEL. »
On ne mérite plus de rien voir ni de rien discerner, si on ne reconnoît dans ce langage la détermination la plus précise des droits du peuple, de sa souveraineté essentielle & inaliénable, & de son autorité suprême sur son gouvernement. Peut-on subordonner d'une maniere plus expresse, la puissance royale à la puissance nationale ? Vous voyez ici l'établissement d'une royauté présentée comme une institution qui ne regarde que le peuple, & que le peuple est libre d'adopter ou de rejeter. Vous voyez qu'un roi n'est pas appellé à faire des loix ; mais à étudier, à méditer & à faire observer celles dont on lui confie le dépôt. Vous voyez enfin comme Moïse fait entendre qu'un roi qui s'écarte des limites de la sagesse, & qui ne fait pas régner la justice, a pour juge la nation même qu'il commande, & qu'il ne peut être roi long-temps, s'il n'est un homme juste & un citoyen soumis aux loix.

Septieme vérité. Il ne peut y avoir de vrai *gouvernement*, dans une société qui n'auroit pas de *trésor public*. En effet, il faut à une société qui veut être *régie*, c'est-à-dire, conduite par des loix propres à produire & à maintenir le bonheur & la sûreté commune ; il faut une force publique qui en assure l'exécution ; il faut un organe de la volonté nationale ; il faut une représentation permanente du *souverain*, pour créer, pour modifier, ou pour expliquer la loi : il faut des surveillants, des mandataires du peuple revêtus de sa puissance pour la faire observer. Il faut à un empire des ressources toujours présentes, pour imprimer le respect & la crainte aux puissances étrangeres, & pour opposer une résistance invincible aux efforts de la rivalité & à la passion des conquêtes. Dans la paix il faut être prêt à la guerre ; il faut entretenir des forces contre les projets inattendus de l'ennemi ; il faut construire ou

réparer des forteresses; il faut soigner & renforcer les édifices & les routes publiques ; il faut ordonner de continuels travaux dans les ports, & pourvoir à tout ce qui peut faciliter la navigation, & faire fleurir le commerce. Dans la guerre, il faut des armées, des chevaux, des armes, de l'artillerie, des munitions, des convois, des vaisseaux . . . Dans tous les temps enfin, mes freres, il vous faut des tribunaux & des juges ; il vous faut des temples, un culte & des pasteurs.

Huitieme & derniere vérité. Un *trésor public* ne peut ni se former, ni s'entretenir dans le sein d'un gouvernement, que par des impositions proportionnellement établies sur les fortunes particulieres, & fidélement acquittées par tous les citoyens. L'impôt est donc l'essence de toute association : & tous les principes que nous venons d'exposer se correspondent par un rapport si intime & si nécessaire, qu'il est impossible d'en adopter un, sans les adopter tous. Voilà, mes freres, dans quel ordre d'idées la religion consacre notre devoir de contribuer de notre substance domestique, à l'entretien de la force publique. Voilà dans quel esprit Saint Paul vous dit : *soyez soumis à la puissance, car il n'y en a pas qui ne vienne de Dieu*; puisque c'est Dieu qui a donné aux hommes le besoin de s'unir en corps de société, & que toute puissance procede de l'unité sociale. *C'est pourquoi, celui qui résiste à la puissance, résiste à Dieu ; rendez donc à tous ce qui leur est dû ; le tribut à qui vous devez le tribut, & l'honneur à qui vous devez l'honneur.*

Ainsi, ô François! votre obéissance à la loi du tribut ne sera plus l'asservissement d'un peuple livré à l'aveugle caprice d'une autorité qui engloutissoit tout. Vous voilà une nation organisée sur les grands & éternels principes de droit public, dont vous venez d'entendre le développement; & l'impôt, qui fut si long-temps l'odieux résultat d'un calcul arbitraire & barbare, ne

fauroit plus être aujourd'hui que l'une de ces mesures honorables, qu'une société rentrée dans ses droits suprêmes, combine elle-même pour assurer un rempart à son indépendance & à sa liberté. Autrefois on ne vous soumettoit à l'impôt que pour entretenir la force qui vous opprimoit ; aujourd'hui vous vous y soumettez vous-mêmes pour nourrir la force qui vous a fait briser vos chaînes, & pour être en tout temps capables d'accomplir le serment que vous avez solemnellement prononcé, de ne cesser jamais d'être libres. Autrefois des privileges homicides, des exemptions meurtrieres, écartoient la loi de l'impôt, de la demeure de l'opulence & des palais de la grandeur; l'on voyoit s'accomplir ces paroles d'un prophete, qui nous dépeignent, en caracteres si vrais, les injustices des mauvais gouvernements : « Les puissants & les riches » ne connoissent pas les travaux & les charges auxquels » les autres hommes sont assujettis ; ils ne se ressentent » point des tribulations qui rendent la vie si amere & » si triste à leurs semblables. C'est pourquoi l'esprit » d'orgueil s'est emparé d'eux ; & ils sont tout couverts » de leurs iniquités. » *In labore hominum non sunt, & cum hominibus non flagellabuntur ; ideo tenuit eos superbia, operti sunt iniquitate suâ.*

Ainsi, vous, peuple malheureux, vous souteniez seul le poids du tribut, & le produit sacré de vos larmes & de vos longues fatigues alloit s'abîmer dans le trésor des déprédateurs du fisc ; tandis que leur févere cupidité épargnoit le riche jusque dans son faste le plus insultant, & jusque dans ses superfluités les plus scandaleuses. Ainsi, vous, artisan pauvre & laborieux, vous dévoriez, à des époques funestes & toujours renaissantes, le désespoir de vous voir arracher le salaire de vos veilles, le fruit de votre sueur, le pain de vos enfants. Vous, vertueux & infortuné habitant des champs, vous dont l'humide & marécageuse chaumiere

faisoit reculer d'horreur les Préposés inhumains qui alloient y taxer votre misere, & vous enfoncer dans le cœur le dernier aiguillon de la détresse; vous étiez réduit à regretter qu'on ne pût s'acquitter avec son sang, lorsque ces mains barbares, au milieu de l'effroi, des agitations & des clameurs de votre innocente famille, vous traînoient devant ces tribunaux féroces, où le pauvre avoit à se justifier de son impuissance & de son néant. Vous, cultivateur vénérable, qui avez blanchi dans nos champs, & dont les rides profondes attestent combien vous avez compté de révolutions de soleil dans le silence des déserts, & combien de fois vous avez porté le poids de la chaleur, des pluies & des tempêtes, lorsqu'à la fin du jour vous vous promettiez de trouver le repos & la joie dans vos rustiques foyers & dans les tendres effusions de la nature, trop souvent vous n'y apperceviez que les traces sinistres du passage des exacteurs, & le triste devoir de recueillir & d'arrêter les pleurs de la douce compagne de votre vie & de vos douleurs.

Mais aujourd'hui que la loi du tribut n'admet ni exception ni immunité, qu'elle se distribue indistinctement sur toutes les propriétés de l'Empire, & que, répartie sur autant de têtes qu'il y a de citoyens françois, elle ne sauroit plus être un instrument d'iniquité & d'oppression dans les mains de l'avarice, ô bon peuple! vous aurez au moins la certitude que vos sacrifices ne seront plus avilis par leur destination à assouvir des passions basses, & à perpétuer le scandale de votre servitude. Vous saurez au moins que vos contributions vont grossir une masse qui est toujours votre propriété, votre sûreté & votre force; que c'est pour vous-même que vous retranchez de votre substance domestique, & que chaque décroissement de vos facultés personnelles est ici un gage d'accroissement & de prospérité pour votre existence publique.

Car un vrai citoyen n'eſt plus ſenſible que dans le tout, auquel il a incorporé tout ſon être ; en ſorte que ce qu'il donne à la patrie, il le poſſede, & il en jouit bien plus excellemment que de ce qu'il ſe réſerve ; ſon exiſtence individuelle eſt à ſon exiſtence civile, ce que ſa main eſt à tout ſon corps. Or, celui qui ne jouit que dans un point de lui-même, poſſede bien moins, & il eſt bien moins heureux, que celui qui jouit dans tous les points de ſon être & dans tous les organes de ſa vie. L'impôt n'eſt une charge, & n'emporte une privation réelle, que dans les gouvernements où il n'eſt pas établi par ceux qui le ſupportent. Mais quand c'eſt la nation qui en détermine le ſyſtême, & qui en regle la diſtribution, l'impôt n'eſt plus une taxe, il n'en a plus le caractere ; mais c'eſt une *avance* faite à la ſociété par des citoyens qui ne ſont pas en peine que la ſociété ne faſſe refluer au centuple ſa vie & ſa force dans ceux qui entretiennent ſon abondance. Voyez ces fleuves qui ſerpentent, qui ſe croiſent ſi diverſement dans les immenſités des champs & des plaines, ces veines ſi multipliées & ſi tortueuſes, dont la nature a pourvu la ſurface du globe de la terre ; vous diriez que c'eſt ſans retour & ſans compenſation que leurs eaux vont ſe confondre dans les flots de l'abyme. Cependant c'eſt l'abyme qui nourrit les fleuves. C'eſt de ſon ſein que s'élevent ſans interruption ces vapeurs dont ſe forment les nuages ; ces lacs ſi mobiles, ſi légers & ſi pleins, que nous voyons ſuſpendus ſur nos têtes, & qui ſont les intariſſables réſervoirs d'où nos puits, nos rivieres & nos fontaines empruntent leur éternelle abondance. Tout s'ordonne dans un gouvernement reconſtruit ſur les baſes de la juſtice, comme dans le grand & imperturbable ſyſtême de la nature, où la circulation de tous les principes de la vie ménage des reſſources de conſervation, d'accroiſſement & de perpétuité à toutes

les

les parties qui composent son majestueux spectacle ; & où tout s'élance, se correspond & se communique par une force que rien n'affoiblit, & qui triomphe des plus inconcevables distances.

O mes freres! que la voix de la patrie est persuasive & touchante, lorsque c'est au nom de la liberté, qu'elle invite les citoyens à se partager le soin glorieux d'élever & de soutenir la digue qui doit à jamais la mettre à couvert du glaive du temps & de la tyrannie! Songez que jusque dans ses ruines, le despotisme conserve des espérances perfides, & que dans son état de mort, il vous menace encore de ses fers & de ses vengeances. Vous le savez ; il a attendu la détermination de l'impôt, comme l'époque de votre défection. Il a dit, dans le délire de son extravagant espoir : « Lorsqu'on parlera au » peuple de contributions & de tribut, le peuple tournera » sa force contre ses représentants ; & à la faveur des » *rebellions* & des désordres qu'enfantera l'esprit de mé- » contentement & de murmure, je recueillerai les débris » de sa chaîne ; il s'y rengagera de lui-même, en croyant » se rendre plus libre, & sa derniere servitude sera pire » que la premiere. »

Ce vœu de mauvais citoyens s'accompliroit en effet, mes freres, dans toute sa perversité, si, après avoir juré de verser votre sang pour la liberté, vous pouviez opposer les abjectes résistances de l'intérêt personnel à la nécessité de maintenir votre propre ouvrage, & de vous affermir dans la possession d'une conquête qui embellira l'histoire du genre humain, & qui vous rend le premier peuple de l'Univers. Etre esclave n'étoit autrefois que votre malheur ; mais le redevenir seroit votre opprobre & votre crime. Vous seriez dignes de tous les maux qu'une telle rechûte ne manqueroit pas d'attirer sur vos têtes & sur celles de vos enfants. Ce ne seroit plus le traitement de l'esclave que vous auriez à attendre, ce seroit le châtiment du sujet rebelle,

du captif qui a brisé ses liens. Le pouvoir irrité ne mettroit plus de bornes à sa fureur de dominer & d'opprimer, car la haine des tyrans est terrible. Ils ne sauroient plus voir que des ennemis dans ceux qui ont aspiré à la liberté. Votre asservissement n'étoit autrefois, pour vos despotes, qu'une jouissance uniforme & tranquille qui ne les passionnoit plus; & leur lassitude de tourmenter impunément les hommes, leur faisoit, par intervalles, chercher la variété dans des procédés d'humanité & de clémence. Mais vous ne sauriez plus, en rétrogradant vers votre état passé, vous arrêter au point où vous étiez auparavant; & votre destinée roule sur la grave alternative de rendre votre délivrance stable & parfaite, ou de redescendre à une profondeur de servitude qui vous étoit encore inconnue. Une autorité recouvrée, & qu'on avoit crue anéantie, ne connoît plus que l'emploi des moyens extrêmes pour se mettre à l'abri des révolutions; & le naufrage qu'elle a essuyé, mêlant sans cesse une réminiscence importune & chagrine à toutes ses mesures contre les événements, lui fait adopter cette politique anthropophage qui ne voit plus de sûreté publique, que dans le sang & les pleurs qu'elle fait couler, & qui ne compte sur le peuple, qu'autant qu'il est harcelé & malheureux.

Ce n'est point à votre Roi, mes freres, que je prête ce caractere bas & atroce. Il fut toujours bon; & ce n'étoit point par lui que la royauté étoit une tyrannie. Il étoit, hélas! il étoit lui-même le premier esclave de ce despotisme intolérable de votre ancien gouvernement. Il étoit le moins libre & le plus malheureux des citoyens de la France, puisqu'il étoit le plus trompé, & le plus invinciblement contrarié dans son devoir & dans son besoin d'être juste. C'est donc pour lui, sur-tout, que la révolution est une grande délivrance. Il n'y perd de réel, que ce qui fait par-tout

le déshonneur des trônes ; c'est-à-dire, la puissance de nuire aux hommes, & de se faire maudire par des millions de bouches. Il y gagne de ne pouvoir plus céder aux conseils des méchants, & d'être le premier Roi véritable que la France ait vu sur son trône. Car dominer sur des esclaves, n'est pas régner ; & l'Être infini, n'est véritablement le Roi immortel du genre humain, que parce qu'il le régit sans le forcer, & que son suprême domaine sur nos actions nous laisse tout le sentiment de notre liberté & de notre indépendance.

Mais le malheur des Rois absolus, c'est de laisser régner en leur nom quiconque a su s'emparer de leur confiance, & flatter leur paresse. On ne laisseroit pas même à votre Monarque, mes freres, le temps de réfléchir à ce que les circonstances demanderoient de sa sagesse, si jamais ce vœu de contre-révolution qui a déja enfanté tant de scenes tragiques, venoit à renverser tout-à-coup l'ouvrage de vos législateurs. On verroit soudain tous les suppôts cachés ou dispersés du despotisme, reparoître avec audace, & se rallier autour du trône ; je crois les entendre adresser au pere du peuple, ce langage de vengeance & de fureur : « Prince, le moment d'oublier toute clémence est » arrivé. Montrez à une nation sacrilégement révoltée » contre ses maîtres, que vous avez senti ses outrages.... » Mais plutôt ne sachez rien ; laissez-nous faire, & » nous régnerons. » On verroit le sanctuaire de la loi & de la liberté, ce lieu déja si célebre parmi les nations, que tous les peuples réverent & bénissent comme le berceau du salut universel ; on le verroit s'écrouler sous les coups de la vile & implacable aristocratie ; il n'en resteroit pas pierre sur pierre : & peut-être les mêmes mains victorieuses qui démolirent, au milieu des applaudissements de tous les amis de l'humanité, les tours orgueilleuses d'un gouvernement profanateur de la vie & du sang des hommes, se trouveroient-elles

dévouées à la honte de les reconſtruire, & de ne pouvoir plus s'exercer que pour la deſtruction de tous les trophées de la grandeur & de l'énergie des François. On verroit vos plus immortels repréſentants, les plus inflexibles défenſeurs de vos droits, ces génies qui ont preſque fait oublier tous les grands hommes du ſiecle dernier ; on les verroit en butte à la haine, à la perſécution, à la cruauté, forcés de fuir une terre qui leur devoit des ſtatues, & de prouver peut-être, par un nouvel exemple ajouté à tant d'autres témoignages de la fatale deſtinée de la vertu, que c'eſt par-tout qu'il faut payer de ſa tête la gloire d'avoir ſervi les hommes & ſauvé ſa patrie. On verroit enfin, mes freres, la derniere exagération de tous les excès, de toutes les uſurpations, de toutes les duretés, de tous les ſcandales de l'ancien gouvernement. Sentez-vous bien, ô François! ce que ce ſeroit, que de devenir plus vil, plus malheureux, plus eſclave que vous ne l'étiez avant la révolution ? & pourriez-vous bien vous réſoudre à vous laiſſer impoſer ce ſurcroît d'opprobre & de ſervitude ?

C'eſt pourtant dans cet abyme de tribulations & de malheurs, que vos ennemis eſperent vous plonger, en vous préſentant les nouvelles loix tributaires ſous des couleurs propres à exciter vos réſiſtances, & en ſouffiant de toute part l'eſprit de mécontentement & d'inſubordination. Ce ſont-là, ſans doute, ces eſprits perturbateurs dont Saint Paul, cet apôtre immortel des myſteres de Dieu & de la liberté des hommes, a prédit la ſiniſtre apparition pour des temps fort reculés du ſien, & ſous des caracteres que nous retrouvons tout entiers dans les détracteurs de nos loix. *Il y aura*, dit-il, *dans les derniers âges, des époques périlleuſes & difficiles. Il y aura des hommes pleins de l'amour d'eux-mêmes, paſſionnés, ambitieux, inquiets, dévorés d'orgueil, capables de*

tous les crimes ; dépourvus d'humanité, implacables dans leurs haines, ne respirant que la vengeance, traîtres dans toutes leurs actions ; prenant le masque de la justice & de la paix, & ne cherchant que le désordre. Et voilà les hommes qu'il faut fuir avec horreur. (1)

Fuyez donc vous-mêmes, mes freres, ces faux citoyens qui regarderoient comme le plus beau triomphe de leur méchanceté, votre détermination à refuser l'impôt ; & n'oubliez jamais qu'il est bien plus affreux de cesser d'être libres, que d'avoir toujours été dans l'esclavage. Que diroient ces étrangers qui sont dans l'attente du dénouement de la destinée des François, & qui n'ont plus besoin que d'être assurés de la stabilité de leur révolution, pour s'élancer aussi vers la liberté, s'ils vous voyoient tout-à-coup vous replonger par votre foiblesse dans votre ancien néant? Ils diroient, ou que vous n'étiez point une nation à soutenir une telle grandeur, ou que l'asservissement des peuples tient invinciblement à la nécessité des choses ; & après avoir réveillé tout le genre humain de sa profonde léthargie ; après l'avoir si glorieusement invité à se lever & à rompre son silence ; après avoir donné à tout l'Univers le signal d'un mouvement unanime contre les violateurs des droits & de la majesté de la nature humaine, vous arrêteriez dans son centre cette grande & salutaire secousse, vous feriez rougir le monde entier de vous avoir admirés, vous éteindriez l'espoir que vous aviez fait luire dans le sein de toute l'humanité opprimée & malheureuse.

Non, mes freres ! ce seront vos ennemis qui rougiront d'avoir méconnu votre grandeur, & d'avoir

(1) II. Tim. 3.

établi d'extravagantes espérances sur l'avarice des François. Ils ignorent, ces hommes sordides qui ne sentent leur ame qu'autant qu'elle se roule sur des monceaux d'or, qu'un peuple libre ne se croit réellement riche que de la richesse de l'Etat; parce qu'il n'y a que celle-là qui garantisse sa liberté, & qui lui réponde de celle de ses enfants. . . . .

Vos enfants, mes chers freres! Ah! sans doute, ces noms si sacrés & si doux, retentissent jusques au fond de vos cœurs. Oui, le sort de vos enfants est dans vos mains. Songez, toutes les fois que vous les pressez contre votre cœur, & que vous recevez leurs naïves caresses, songez que vous avez juré de leur laisser après vous le plus précieux des biens, l'honorable liberté, la plus nécessaire jouissance de l'homme. Si toute notre existence étoit renfermée dans la durée rapide d'une vie qui va finir, ce ne seroit pas la peine, il est vrai, que nous eussions passé par tant de travaux, d'inquiétudes, d'alarmes & de contradictions, pour conquérir une liberté dont nous n'aurions pas le temps de recueillir les fruits, & de goûter les effets bienfaisants. Ce ne sont jamais les spectateurs des grandes révolutions des Empires qui se ressentent pleinement de l'heureuse régénération des choses, & du rétablissement de la justice. Une reconstruction ne se montre dans toutes ses proportions & toutes ses beautés, qu'après que le temps l'a dégagée de toutes les démolitions & de toutes les ruines au milieu desquelles il a fallu l'exécuter. Elle demeure long-temps hérissée de tout l'énorme échafaudage qui en environne le contour, & qui en dérobe aux yeux toute l'harmonie & toute la majesté; & souvent le génie même qui en regle l'ordonnance & préside le travail, descend au tombeau sans avoir pu connoître tout le prix de son propre ouvrage, &

avant d'avoir obtenu la reconnoiffance & l'eftime de ceux qu'il a fi habilement fervis.

Telle eft, mes freres, la pofition actuelle des François. Ce n'eft point à eux, c'eft à leurs enfants qu'il eft réfervé de voir la liberté briller fur l'horizon de la France, dans tout l'éclat de fa gloire & de fa magnificence. Comme la religion, elle ne peut naître, croître & s'étendre qu'au travers des paffions & des perfécutions des hommes. Auffi, comme la religion, elle fe dégagera avec majefté de tous les nuages dont les méchants l'enveloppent ; & nos neveux viendront nous bénir fur nos tombeaux, comme les chrétiens vont aujourd'hui fe profterner fur le marbre qui couvre la cendre de ces anciens & vénérables organes de l'évangile, qui ont effuyé tous les orages dont fon berceau fut fi long-temps & fi violemment menacé. La liberté a les mêmes caracteres que la foi, pour exciter le frémiffement de tous les vices & le déchaînement de tous les pervers ; parce qu'elle vient comme la foi, *faire defcendre les tyrans de leurs trônes, relever les petits, ôter l'opulence aux puiffants, faire couler l'abondance au fein de la pauvreté* (1). Mais auffi, comme la foi, elle porte en elle-même un principe indeftructible de développement & de grandeur, où tout l'artifice de fes ennemis ne peut atteindre ; & ce *grain*, aujourd'hui fi *imperceptible*, fera fortir de fon fein un *tronc* majeftueux & robufte qui pourra défier toutes les foudres des têtes fuperbes, & dont *les rameaux couvriront de leur ombre* tous les fortunés habitants du plus floriffant empire de l'univers. Ne jugez donc pas, mes freres, de la deftinée qui attend vos enfants, par les difficultés que la nouveauté du plus grand & du plus tumultueux chan-

(1) Luc. I.

gement qui pût jamais s'opérer au milieu de vous, oppose encore à la perfection de votre paix, & à la plénitude de votre bonheur. Ces charges, que l'urgence des circonstances, que des travaux & des dépenses si extraordinaires, que mille événements ruineux & inséparables des grandes révolutions, vous imposent à cette époque, la seule qui doive être difficile dans toute la durée interminable du regne de la liberté ; ces charges, mes freres, décroîtront à mesure que votre constitution s'affermira sur ses bases & qu'elle se débarrassera de tous les décombres qui en obscurcissent encore la belle ordonnance. Lorsque cette grande machine sera montée, que ses ressorts auront vaincu la roideur de leur nouveauté, qu'il ne sera plus besoin que d'une surveillance uniforme & tranquille, & que les esprits qui sont demeurés jusqu'ici hors de la révolution, se trouveront subjugués ou par la raison ou par la certitude de l'immutabilité des choses, vous verrez le systême de la contribution publique se modifier chaque année pour la décharge du peuple, & tous vos concitoyens s'étonner de voir qu'une destinée si heureuse & si douce ait pu succéder, en si peu de temps, à la plus servile & la plus déplorable existence.

Alors ces anciennes fictions du monde sans misere, la fiction de *l'âge d'or* (1) & toutes les suppositions

---

(1) « En mettant le nouveau systême de contribution à » côté du tableau des contributions de l'ancien régime, il » résulte que les terres paieront moins qu'elles ne payoient ; » que les contributions qui atteindront les personnes & les » actes civils, ne porteront aucun coup funeste, ni à la liberté des personnes, ni à celle de l'industrie ; qu'enfin » les perceptions extrêmement simplifiées ne feront plus » des vexations horribles & odieuses, & que les peuples » paieront cent cinquante ou soixante millions de moins. » *Journal de Paris, mardi 7 Décembre 1790.*

qu'on a imaginées pour se peindre le regne de la félicité, & l'état parfait du genre humain, toutes ces images n'approcheront pas encore de la vérité & de la beauté du spectacle que nous offrira la France : & déja le peu de monuments qui subsistent de la sagesse de nos loix, n'est-il pas une attestation bien frappante de ce que peut pour le bonheur public un régime établi sur les fondements de l'unité & de la liberté ? Ne voyons-nous pas déja nos campagnes recevoir de nouveaux germes de vie, d'activité & d'abondance ? Tous les innocents & laborieux habitants des hameaux ne se croient-ils pas déja transportés sous un nouveau ciel, & ne se sentent-ils pas une autre ame, d'autres facultés ? Voyez comme l'industrie & le courage commencent à s'exercer sur ces landes arides, où le voyageur lui-même craignoit d'engager ses pas. Voyez comme des côteaux incultes & déserts vous promettent de se changer bientôt en des jardins fertiles, & comme les peres embrassent déja avec le transport de l'espérance, leurs épouses & leurs enfants, se félicitant, pour la premiere fois, de se trouver les chefs de familles nombreuses ; & ne craignant plus que la terre manque à ses cultivateurs.

Cette pensée, mes freres, me rappelle les traits touchants & aimables sous lesquels un écrivain immortel, le sublime & pathétique Fénélon, nous peint la félicité de la vie agricole, lorsqu'elle n'est point troublée par les vexations d'un gouvernement injuste & tyrannique. « Plus les laboureurs, dit-il, ont d'enfants, plus ils » sont riches ; car leurs enfants, dès leur plus tendre » jeunesse, commencent à les secourir. Les plus jeunes

---

Si tel est l'état de l'impôt dans la plus difficile conjoncture de la révolution, & au moment du plus extrême besoin de l'Etat, on doit bien s'attendre qu'en peu d'années le peuple François trouvera son existence prodigieusement changée.

» conduisent les moutons dans les pâturages ; les autres » qui sont plus avancés en âge, menent déja les grands » troupeaux ; enfin les plus âgés labourent avec leurs » peres. Cependant la mere & toute la famille prépare » un repas simple à son époux & à ses chers enfants, » qui doivent revenir fatigués du travail de la journée ; » elle a soin de traire ses vaches & ses brebis, & on voit » découler des ruisseaux de lait ; elle fait un grand feu, » autour duquel toute la famille innocente & paisible » prend plaisir à chanter tous les soirs en attendant le » doux sommeil..... Le berger revient avec sa flûte, & » chante à la famille assemblée, les nouvelles chansons » qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le Labou- » reur rentre avec sa charrue ; & ses bœufs fatigués, » marchent, le cou penché, d'un pas lent & tardif, » malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du » travail finissent avec la journée. Les pavots que le » sommeil, par l'ordre des Dieux, répand sur la terre, » appaisent tous les noirs soucis par leurs charmes, & » tiennent toute la nature dans un doux enchantement. » Chacun s'endort, sans prévoir les peines du lende- » main. Heureux ces hommes sans ambition, sans dé- » fiance, sans artifice, pourvu que les dieux leur don- » nent un bon roi, & que l'orgueil & la mollesse de » certains hommes qui en mettent tant d'autres dans » une affreuse pauvreté, ne troublent point leur joie » innocente. »

Or, mes freres, si c'est par les campagnes que commence le bonheur public ; si c'est ce foyer de toute régénération & de toute prospérité nationale, qui ressent le premier l'influence de la révolution ; si c'est la classe la plus néceſſaire & la plus opprimée de nos concitoyens, qui se trouve bien dès maintenant de notre changement de régime, & qu'il n'y ait de murmurateurs & de mécontents, que du côté où fut toujours le luxe, l'oisiveté, l'orgueil & l'inhabileté à tous

bien, quelle preuve de la justice & de la sagesse de vos loix ! Les anciens défenseurs de l'institution chrétienne indiquoient une démonstration de sa vérité & de sa nécessité, dans la facilité d'y convertir la portion saine, incorruptible & malheureuse de leurs contemporains, & dans l'excès des cruautés & des persécutions qu'elle avoit à souffrir de la part des hommes vicieux & puissants. Cette démonstration étoit victorieuse : & elle s'applique dans toute sa force à notre nouvelle institution politique. Les clameurs des passions sont le signal de l'apparition de l'inflexible justice & de l'austere vérité. Malheur au peuple François, si jamais la constitution prend des nuances qui rassurent & qui appaisent les ennemis de sa liberté.

Mais non, mes freres, un temps viendra où toute langue confessera que la loi est sainte & juste. Car il y a un terme où les passions allumées par la vue du naufrage inattendu de leurs espérances, se calment enfin par l'impossibilité où est l'homme de soutenir long-temps le supplice d'un état violent. On se lasse d'être mécontent ; & le besoin de voir ses semblables avec bienveillance, fait aussi-tôt qu'on leur pardonne d'avoir aussi aspiré à être heureux. L'esprit de murmure & de haine ne peut se soutenir long-temps contre l'évidence de la justice. L'homme a beau s'étourdir pour fuir sa raison, & pour éviter la nature ; il se sent repoussé, malgré lui, dans son élément originel ; & il faut toujours finir par céder à la force de la vérité qui nous entraîne, & à l'ascendant du sentiment moral qui nous subjugue.

A LYON, de l'Imprimerie d'AIMÉ DE LA ROCHE, aux Halles de la Grenette. 1791.


Newberry Library · Chicago



